ÉTUDES TRADITIONNELLES

52e Année Mars 1951 N° 290

« CONNAIS-TOI TOI-MÊME » (1)

On cite habituellement cette phrase : « Connais-toi toi-même », mais on en perd souvent de vue le sens exact. A propos de la confusion qui règne au sujet de ces mots on peut se poser deux questions : la première concerne l'origine de cette expression, la seconde son sens réel et sa raison d'être. Certains lecteurs pourraient croire que ces deux questions sont entièrement distinctes et n'ont entre elles aucune relation. A la réflexion et après examen attentif il apparaît nettement qu'elles sont en étroit rapport.

Si l'on demande à ceux qui ont étudié la philosophie grecque quel est l'homme qui a prononcé le premier cette sage parole, la plupart d'entre eux n'hésiteront pas à répondre que l'auteur de cette maxime est Socrate, encore que d'aucuns prétendent la rapporter à Platon et d'autres à Pythagore. De ces avis contradictoires, de ces divergences d'opinion nous sommes en droit de conclure que cette phrase n'a pour auteur aucun de ces philosophes et que ce n'est pas chez eux qu'il faut en chercher l'origine.

Il nous semble licite de formuler cet avis, qui paraîtra juste au lecteur quand il saura que deux parmi ces philosophes, Pythagore et Socrate, n'ont laissé aucun écrit.

Quant à Platon nul, quelle que soit sa compétence philo-

1. Article traduit de l'arabe, publié dans la revue *El-Maarifah*, n° 1, mai 1931.

sophique, n'est à même de distinguer ce qui a été dit par lui ou par son maître Socrate. La majeure partie de la doctrine de ce dernier ne nous est connue que par l'intermédiaire de Platon et l'on sait d'autre part que c'est dans l'enseignement de Pythagore que Platon a recueilli certaines des connaissances dont il fait montre dans ses dialogues. Par là nous voyons qu'il est extrêmement difficile de délimiter ce qui revient à chacun des trois philosophes. Ce qu'on attribue à Platon est souvent attribué aussi à Socrate, et, parmi les théories visées, certaines sont antérieures à tous deux et proviennent de l'école de Pythagore ou de Pythagore lui-même.

A la vérité, l'origine de l'expression étudiée remonte bien plus haut que les trois philosophes ici nommés. Bien mieux, elle est plus ancienne que l'histoire de la philosophie, et elle dépasse aussi le domaine de la philosophie.

On dit que ces mots étaient inscrits au-dessus de la porte d'Apollon à Delphes. Ils furent ensuite adoptés par Socrate, comme ils le furent par d'autres philosophes, comme un des principes de leur enseignement, malgré la différence qui a pu exister entre ces divers enseignements et les buts poursuivis par leurs auteurs. Il est d'ailleurs probable que Pythagore aussi a employé cette expression bien avant Socrate. Par là, ces philosophes se proposaient de montrer que leur enseignement ne leur était pas strictement personnel, qu'il provenait d'un point de départ plus ancien, d'un point de vue plus élevé rejoignant la source même de l'inspiration originelle, spontanée et divine.

Nous constatons que ces philosophes étaient, en cela, très différents des philosophes modernes qui déploient tous leurs efforts pour exprimer quelque chose de nouveau afin de le donner comme l'expression de leur propre pensée, de se poser comme les seuls auteurs de leurs opinions, comme si la vérité pouvait être la propriété d'un homme.

Nous allons voir maintenant pourquoi les philosophes anciens ont voulu rattacher leur enseignement à cette

expression ou à quelque autre similaire, et pourquoi on peut dire que cette maxime est d'un ordre supérieur à toute philosophie.

Pour répondre à la seconde partie de cette question, nous dirons que la réponse est contenue dans le sens originel et étymologique du mot « philosophie », qui aurait été, dit-on, employé pour la première fois par Pythagore. Le mot philosophie exprime proprement le fait d'aimer *Sophia*, la sagesse, l'aspiration à celle-ci ou la disposition requise pour l'acquérir.

Ce mot a toujours été employé pour qualifier une préparation à cette acquisition de la sagesse, et spécialement les études qui pouvaient aider le *philosophos*, ou celui qui éprouvait pour elle quelque penchant, à devenir *sophos*, c'est-à-dire sage.

Ainsi, comme le moyen ne saurait être pris pour une fin, l'amour de la sagesse ne saurait constituer la sagesse elle-même. Et du fait que la sagesse est en soi identique à la véritable connaissance intérieure, on peut dire que la connaissance philosophique n'est qu'une connaissance superficielle et extérieure. Elle n'a donc point en elle-même ni par elle-même une valeur propre. Elle constitue seulement un premier degré dans la voie de la connaissance supérieure et véritable qui est la sagesse.

Il est bien connu de ceux qui ont étudié les philosophes anciens que ceux-ci avaient deux sortes d'enseignement, l'un exotérique et l'autre ésotérique. Tout ce qui était écrit appartenait seulement au premier. Quant au second, il nous est impossible d'en connaître exactement la nature, parce que d'une part il était réservé à quelques-uns et que d'autre part il avait un caractère secret. Ces deux qualités n'auraient eu aucune raison d'être s'il n'y avait eu là quelque chose de supérieur à la simple philosophie.

On peut tout au moins penser que cet enseignement ésotérique était en relation étroite et directe avec la sagesse et qu'il ne faisait point appel seulement à la raison ou à la

logique comme c'est le cas pour la philosophie qui pour cela a été appelée la connaissance rationnelle. Il était admis par les philosophes de l'antiquité que la connaissance rationnelle, c'est-à-dire la philosophie, n'est pas le plus haut degré de la connaissance, n'est pas la sagesse.

Se peut-il que la sagesse soit enseignée comme on enseigne la connaissance extérieure par la parole ou par les livres ? Cela est réellement impossible et nous en verrons la raison. Mais ce que nous pouvons déjà affirmer, c'est que la préparation philosophique n'était pas suffisante, même comme préparation, car elle ne concerne qu'une faculté limitée qui est la raison, tandis que la sagesse concerne la réalité de l'être tout entier.

Donc il existe une préparation à la sagesse plus élevée que la philosophie, qui ne s'adresse plus à la raison, mais à l'âme et à l'esprit, et que nous pourrons appeler préparation intérieure ; et elle paraît avoir été le caractère des plus hauts degrés de l'école de Pythagore. Elle a étendu son influence à travers l'école de Platon jusqu'au néo-platonisme de l'école d'Alexandrie où elle apparaît de nouveau clairement, ainsi que chez les néo-pythagoriciens de la même époque.

Si pour cette préparation intérieure on employait encore des mots, ceux-ci ne pouvaient plus y être pris que comme des symboles destinés à fixer la contemplation intérieure. Par cette préparation, l'homme est amené à certains états qui lui permettent de dépasser la connaissance rationnelle à laquelle il était parvenu antérieurement, et comme tout ceci est au-dessus du niveau de la raison, il était aussi au-dessus de la philosophie, puisque le nom de philosophie est toujours employé en fait pour désigner quelque chose qui appartient à la seule raison.

Cependant il est étonnant que les modernes en soient arrivés à considérer la philosophie, ainsi définie, comme si elle était complète en elle-même, et qu'ils oublient ainsi ce qu'il y a de plus élevé et de supérieur.

L'enseignement ésotérique a été connu dans les pays

d'Orient avant de se propager en Grèce où il avait reçu le nom de « mystères ». Les premiers philosophes, en particulier Pythagore, y avaient rattaché leur enseignement, comme n'étant qu'une expression nouvelle des idées anciennes. Il existait plusieurs sortes de mystères ayant des origines diverses. Ceux qui inspirèrent Pythagore et Platon étaient en rapport avec le culte d'Apollon. Les « mystères » eurent toujours un caractère réservé et secret, le mot mystère lui-même signifie étymologiquement *silence total*, les choses auxquelles ils se rapportaient ne pouvant être exprimées par des mots, mais seulement enseignées par une voie silencieuse. Mais les modernes ignorant toute autre méthode que celle qui implique l'usage des mots, et que nous pouvons appeler la méthode de l'enseignement exotérique, ont cru faussement, à cause de cela, qu'il n'y avait là aucun enseignement.

Nous pouvons affirmer que cet enseignement silencieux usait de figures, de symboles, et d'autres moyens ayant pour but d'amener l'homme à des états intérieurs lui permettant de parvenir graduellement à la connaissance réelle ou sagesse. C'était là le but essentiel et final de tous les « mystères » et des choses semblables qu'on peut trouver ailleurs.

Quant aux « mystères » qui étaient spécialement rattachés au culte d'Apollon et à Apollon lui-même, il faut se souvenir que celui-ci était le dieu du soleil et de la lumière, celle-ci étant dans son sens spirituel la source d'où jaillit toute connaissance et d'où dérivent les sciences et les arts.

Il est dit que les rites d'Apollon étaient venus du Nord et cela se rapporte à une tradition très ancienne, qui se retrouve dans des livres sacrés comme le *Vêda* hindou et l'*Avesta* perse. Cette origine nordique était même affirmée plus spécialement pour Delphes qui passait pour être un centre spirituel universel ; et il y avait dans son temple une pierre appelée « omphalos » qui symbolisait le centre du monde.

On pense que l'histoire de Pythagore et le nom même de Pythagore ont un lien certain avec les rites d'Apollon. Celui-ci était appelé *Pythios*, et il est dit que Pytho était le nom originel de Delphes. La femme qui recevait l'inspiration des Dieux dans le temple s'appelait Pythie. Le nom de Pythagore signifie donc guide de la Pythie, ce qui s'applique à Apollon lui-même. On raconte aussi que c'est la Pythie qui avait déclaré que Socrate était le plus sage des hommes. Il semble par là que Socrate avait un lien avec le centre spirituel de Delphes, ainsi que Pythagore lui-même.

Ajoutons que si toutes les sciences étaient attribuées à Apollon, il en était ainsi plus particulièrement pour la géométrie et la médecine. Dans l'école pythagoricienne, la géométrie et toutes les branches des mathématiques occupaient la première place dans la préparation à la connaissance supérieure. A l'égard de cette connaissance elle-même, ces sciences n'étaient pas mises de côté, mais demeuraient au contraire employées comme symboles de la vérité spirituelle. Platon aussi considérait la géométrie comme une préparation indispensable à tout autre enseignement et il avait fait inscrire sur la porte de son école ces mots : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». On comprend le sens de ces mots quand on les rapproche d'une autre formule de Platon lui-même : « Dieu fait toujours de la géométrie », si nous ajoutons que, parlant d'un Dieu géomètre, Platon faisait encore allusion à Apollon.

Il ne faut donc pas s'étonner que les philosophes de l'Antiquité aient employé la phrase inscrite à l'entrée du temple de Delphes, puisque nous connaissons maintenant les liens qui les rattachaient aux rites et au symbolisme d'Apollon.

D'après tout cela, nous pouvons facilement comprendre le sens réel de la phrase étudiée ici et l'erreur des modernes à son sujet. Cette erreur vient de ce qu'ils ont considéré cette phrase comme une simple parole d'un philosophe, à qui ils attribuent toujours une pensée comparable à la leur. Mais en réalité la pensée ancienne différait profondément de l

pensée moderne. Ainsi, beaucoup attribuent à cette phrase un sens psychologique ; mais ce qu'ils appellent psychologie consiste seulement dans l'étude des phénomènes mentaux, qui ne sont que des modifications extérieures — et non l'essence — de l'être.

D'autres y voient, surtout parmi ceux qui l'attribuent à Socrate, un but moral, contre la recherche d'une loi applicable à la vie pratique. Toutes ces interprétations extérieures, sans être toujours entièrement fausses, ne justifient pas le caractère sacré qu'elle avait à l'origine, et qui implique un sens beaucoup plus profond que celui qu'on voudrait ainsi lui attribuer. Elle signifie d'abord qu'aucun enseignement exotérique n'est capable de donner la connaissance réelle, que l'homme doit trouver seulement en lui-même, car, en fait, toute connaissance ne peut être acquise que par une compréhension personnelle.

Sans cette compréhension, aucun enseignement ne peut aboutir à un résultat efficace, et l'enseignement qui n'éveille pas chez celui qui le reçoit une résonance personnelle ne peut procurer aucune sorte de connaissance. C'est pourquoi Platon dit que « tout ce que l'homme apprend est déjà en lui ». Toutes les expériences, toutes les choses extérieures qui l'entourent ne sont qu'une occasion pour l'aider à prendre conscience de ce qu'il a en lui-même. Cet éveil est ce qu'il appelle *anamnésis*, ce qui signifie « réminiscence ».

Si cela est vrai pour toute connaissance, ce l'est d'autant plus pour une connaissance plus élevée et plus profonde, et, quand l'homme avance vers cette connaissance, tous les moyens extérieurs et sensibles deviennent de plus en plus insuffisants, jusqu'à perdre finalement toute utilité. S'ils peuvent aider à approcher la sagesse à quelque degré, ils sont impuissants à l'acquérir réellement et il est dit couramment dans l'Inde que le véritable *guru* ou maître se trouve dans l'homme lui-même et non point dans le monde extérieur, quoiqu'une aide extérieure puisse être utile au début, pour préparer l'homme à trouver en lui et

par lui-même ce qu'il ne peut trouver ailleurs, et particulièrement ce qui est au-dessus du niveau de la connaissance rationnelle. Il faut, pour y atteindre, réaliser certains états qui vont toujours plus profondément dans l'être, vers le centre qui est symbolisé par le cœur et où la conscience de l'homme doit être transférée pour le rendre capable d'arriver à la connaissance réelle. Ces états qui étaient réalisés dans les mystères antiques étaient des degrés dans la voie de cette transposition du mental au cœur.

Il y avait, avons-nous dit, dans le temple de Delphes une pierre appelée *omphalos*, qui représentait le centre de l'être humain aussi bien que le centre du monde, suivant la correspondance qui existe entre le macrocosme et le microcosme, c'est-à-dire l'homme, de telle sorte que tout ce qui est dans l'un est en rapport direct avec ce qui est dans l'autre. Avicenne a dit : « Tu te crois un néant et c'est en toi que réside le monde ».

Il est curieux de signaler la croyance répandue dans l'antiquité que l'*omphalos* était tombé du ciel, et l'on aurait une idée exacte du sentiment des Grecs à l'égard de cette pierre en disant qu'il avait quelque similitude avec celui que nous éprouvons à l'égard de la pierre noire sacrée de la *Kaabah*.

La similitude qui existe entre le macrocosme et le microcosme fait que chacun d'eux est l'image de l'autre, et la correspondance des éléments qui les composent montre que l'homme doit se connaître lui-même d'abord pour pouvoir connaître ensuite toutes choses, car, en vérité, il peut trouver toutes choses en lui. C'est pour cette raison que certaines sciences — surtout celles qui faisaient partie de la connaissance ancienne et qui sont presque ignorées par nos contemporains — possèdent un double sens. Par l'apparence extérieure, ces sciences se rapportent au macrocosme et peuvent être considérées justement à ce point de vue. Mais en même temps elles ont aussi un sens plus profond, celui qui se rapporte à l'homme lui-même et à la voie intérieure

par laquelle il peut réaliser la connaissance en lui-même, réalisation qui n'est autre que celle de son propre être. Aristote a dit : « l'être est tout ce qu'il connaît », de telle sorte que, là où il y a connaissance réelle — non son apparence ou son ombre — la connaissance et l'être sont une seule et même chose.

L'ombre, suivant Platon, est la connaissance par les sens et même la connaissance rationnelle qui, bien que plus élevée, a sa source dans les sens. Quant à la connaissance réelle, elle est au-dessus du niveau de la raison ; et sa réalisation, ou la réalisation de l'être lui-même, est semblable à la formation du monde, suivant la correspondance dont nous avons parlé plus haut.

C'est pourquoi certaines sciences peuvent la décrire sous l'apparence de cette formation ; ce double sens était inclus dans les anciens mystères, comme il se rencontre aussi dans toutes les sortes d'enseignement visant le même but parmi les peuples de l'Orient.

Il semble qu'en Occident également cet enseignement a existé pendant tout le moyen âge, bien qu'aujourd'hui il ait complètement disparu au point que la plupart des Occidentaux n'ont aucune idée de sa nature ou même de son existence.

Par tout ce qui précède, nous voyons que la connaissance réelle n'a pas pour voie la raison, mais l'esprit et l'être tout entier, car elle n'est autre chose que la réalisation de cet être dans tous ses états, ce qui est l'achèvement de la connaissance et l'obtention de la sagesse suprême. En réalité, ce qui appartient à l'âme, et même à l'esprit, représente seulement les degrés dans la voie vers l'essence intime qui est le vrai soi, et qui peut être trouvé seulement quand l'être a atteint son propre centre, toutes ses puissances étant unies et concentrées comme en un seul point, dans lequel toutes choses lui apparaissent, étant contenues dans ce point comme dans leur premier et unique principe, et ainsi il peut connaître toutes choses comme en lui-même et

de lui-même, comme la totalité de l'existence dans l'unité de sa propre essence.

Il est facile de voir combien cela est loin de la psychologie au sens moderne de ce mot, et que cela va même plus loin qu'une connaissance plus vraie et plus profonde de l'âme, qui ne peut être que le premier pas dans cette voie. Il importe de remarquer que la signification du mot *nefs* ne doit pas être restreinte ici à l'âme, car ce mot se trouve dans la traduction arabe de la phrase considérée alors que son équivalent grec *psyché* n'apparaît pas dans l'original. Il ne faut donc pas attribuer à ce mot le sens courant, car il est certain qu'il possède une autre signification beaucoup plus élevée qui le rend assimilable au mot essence, et qui se rapporte au *Soi* ou à l'*être réel* ; nous en avons pour preuve ce qui est dit dans le *hadith*, qui est comme un complément de la phrase grecque : « Qui se connaît soi-même, connaît son Seigneur ».

Quand l'homme se connaît lui-même dans son essence profonde, c'est-à-dire dans le centre de son être, c'est alors qu'il connaît son Seigneur. Et connaissant son Seigneur, il connaît en même temps toutes choses, qui viennent de Lui et y retournent. Il connaît toutes choses dans la suprême unité du Principe divin, hors duquel, suivant les paroles de Mohyiddin ibn Arabî : « il n'y a absolument rien qui existe », car rien ne peut être hors de l'Infini.

RENÉ GUÉNON.

LE ZODIAQUE
ET LA ROUE DES EXISTENCES

« Ce que le *Bien* (le Tout divin) est dans le monde intelligible à l'égard de l'intellection et des essences intelligibles (les idées), le Soleil l'est dans le monde sensible à l'égard de la vision et des objets visibles ».

(PLATON : *République*, 508 c.)

« Les grands ordres de la création spirituelle sont, en effet, considérés comme étant au nombre de douze... ».

(ORIGÈNE : *Hom. s. l. Lévitique*)

« Pourquoi le ciel se meut-il d'un mouvement circulaire ? — Parce qu'il imite l'Intelligence ».

(PLOTIN : *Ennéade* II, 2, 1)

« Ne pas croire : je suis cela, c'est la liberté ».

(*Udâna*, 74)

PARMI les nombreuses correspondances qui existent entre la cosmologie bouddhique et les cosmologies médiévales issues de l'hermétisme, la plus notable et la moins remarquée est sans doute le parallélisme entre les douze *Signes* désignant les constellations du zodiaque et les douze *Origines interdépendantes* (*pratîtiasâmutpâda*) ou conditions de l'existence (*nidânas*) de la doctrine bouddhique (1). De pareils rapprochements peuvent paraître artificiels. Quel lien réel peut-il bien y avoir, demandera-t-on, entre un support spirituel d'une discipline de réalisation et la structure d'un art divinatoire ou tout au plus psychologique au sens moderne de ce terme ? Cette différence de perspective ne suffit-elle pas à réduire les ressemblances

1. Nous avons relevé ces diverses correspondances dans notre étude consacrée à *Prajñâpâramitâ*. *Et. Trad.* juin 1950, pp. 161, 164, 166, 167 et 172.

numériques et autres à de fausses symétries ou de simples coïncidences ?

Ces objections méritent d'être examinées de plus près si l'on songe, d'une part au rôle capital que joue le cycle des *nidânas* — répété dans une centaine de sermons et dont la seule pénétration est dite produire l'illumination — dans le bouddhisme des deux véhicules, et, d'autre part, à l'importance du symbolisme des corps célestes dans la doctrine de Plotin, le métaphysicien par excellence du platonisme, de l'hermétisme et de toutes les cosmologies médiévales. Nous tâcherons d'y répondre en commençant par situer la perspective astrologique dans la hiérarchie plotinienne de l'univers ; ceci nous permettra d'examiner si les deux cycles duodénaires, non seulement se correspondent terme pour terme, mais dérivent en outre de données métaphysiques et cosmologiques communes comme deux ramifications divergentes issues d'un même tronc ; nous nous efforcerons ensuite de montrer comment les deux points de vue se distinguent, se complètent et se compénètrent.

I

Pour Plotin « expliquer, c'est saisir intuitivement à quel moment du mouvement de *détente* à partir de l'Un et du mouvement de concentration vers l'Un se place une réalité donnée » (1). De ce double mouvement, fait d'alternance de Vie et de Vision du Principe suressentiel (l'Un ou Bien, 1re hypostase) que figurent la Lumière ou le Ciel, la première résultante ou synthèse est l'*Intelligence universelle* (*Noûs*, 2e hypostase), identique à l'Etre (« l'Un qui est »)

1. E. Bréhier, notice introductive à la VIe *Ennéade* (traité 6, chap. 8, p. 11). Plotin désigne aussi par *expansion* et *contraction* de l'Un ce double aspect dynamique du Principe suprême ; son équivalent " dynamique " n'est autre que l'*essence* et l'*existence* qui, suivant la scolastique, ne coïncident qu'en *Dieu* ou encore le *possible* et le *réel* dont l'identité, selon René Guénon, constitue la *Vérité*, et dont la " distension " produit l'univers. Le mouvement, pour le platonisme est " *progrès de la puissance à l'acte* ", il s'étend de l'intelligible jusqu'au sensible ; *c'est un des cinq genres premiers*.

et au Beau ; son image est le Soleil (et *Cronos*-Saturne, l' « autre face » du soleil). « Divisant la vision qu'elle a de l'Un », « se limitant en le regardant », l'Intelligence tend à reproduire l'Un, d'abord à son propre niveau en l'irradiant sous l'aspect intemporel et inétendu des Nombres puis (« enveloppés ») ou Idées éternelles — « beauté, bonté, justice, sainteté, grandeur, pesanteur *en soi* » (1) — ; ensuite en le déployant sous la forme plus divisée, plus détendue mais encore inétendue de l'*Ame universelle* (ou « totale » : 3e hypostase), symbolisée par deux divinités planétaires, la Lune et Jupiter, celui-ci évoquant son mouvement supra-individuel vers l'intelligible, celle-là son mouvement individuant vers le sensible. Cette polarisation en Ame du monde d'une part et en âmes isolées de l'autre n'affecte pas le *mouvement simple et uniforme* dont l'Ame totale comme telle « circule autour de l'Intelligence comme celle-ci circule autour de l'Un », mouvement qui est « mesuré par le temps ». Image de l'éternité, le temps — de même qu'il s'anéantit quand l'Ame se recueille dans l'Intelligence — naît à mesure qu'elle s'en détache en devenant siège de la destinée et mère des individuations (ou « raisons séminales »), dit l'auteur des Ennéades. Son aspir-expir engendre ainsi, avec l'espace, la *Nature*, somme des « reflets sensibles » de l'Ame sur l' « obscure et indéterminable » *Matière* (dernière hypostase), Nature « qui a l'intelligence et les sensations d'un dormeur » et où l'Ame universelle se répand aussi bien dans le « corps du monde » que dans les « membres de l'homme » ; l'Ame communique ainsi aux corps célestes le mouvement circulaire et l'éclat incorruptible « qui apportent la beauté à l'univers », et aux corps sublunaires ou « prisons terrestres » leurs âmes fragmentaires, leurs vies transitoires et leurs formes corruptibles (2).

1. Enumération donnée d'après Platon par A. Diès dans son Introduction à la *République*, p. XV.

2. Il est à peine besoin de rappeler ici que *Prâna*, *Buddhi* ou *Sutrâtmâ*, équivalents hindous de l'Ame totale (ce que R. Guénon appelle " manifestation informelle "), déployent également l'univers suivant un double aspect

A tous les niveaux de cette hiérarchie, explique dans son plus beau traité l'antagoniste d'Aristote, production est synonyme, non pas de création ni même de sortie hors de l'Un, mais de contemplation (1) : contemplation rayonnante de l'image (*eikôn*) par le Modèle (*paradeigma*) et contemplation illuminante de celui-ci par celle-là, l'image étant « produite sans que rien ne s'écoule du Modèle » ; et ce depuis « le Père de l'Intelligence » qui « engendre toute chose » en « s'engendrant éternellement lui-même », jusqu'au monde sensible « fils dernier né de Dieu » (2). Ultime reflet de la contemplation que l'Un a de lui-même dans l'Intelligence « qui ne voit que le Beau », la *Nature* est « contemplation silencieuse » aux confins de l'Ame du monde et, par là même, le lieu de la *conversion vers l'Un* pour l'âme humaine. La pensée discursive (*dianoêsis*), en effet, morcelle l'intelligible et l'éparpille en images imprécises — avant-courrières des passions —, mais grâce à l'imagination (*phantasia*), « faculté quasi intellectuelle » et « médiatrice entre l'empreinte de la Nature et l'intellect (*noûs*) », elle « retrouve dans la Nature la pensée non discursive de l'Intelligence », c'est-à-dire les

l'un macrocosmique — l'Embryon d'or où *Brâhmâ* fait éclore l'Œuf du monde et le corps de *Vaishvânara* — et l'autre microcosmique — *ahamkâra* " qui fait le moi " et les organes individuels (*vishva*) (Cf. R. Guénon, *L'Homme et son Devenir selon le Védanta*).

1. " Produire, c'est produire une forme (*eidos*), c'est-à-dire tout remplir de contemplation " (*Enn.* III, 8, 7).

2. (*Enn.* III, 8 ; IV, 5, 7 et V, 8, 12). Le Principe produit " sans que rien de lui-même ne passe dans la réalité inférieure, puisqu'il n'agit, *comme les choses belles*, qu'en emplissant les choses de sa lumière et de son reflet autant qu'elles sont capables de le recevoir " (E. Bréhier : *Hist de la Phil.* I, 2, chap. sur Plotin). La cosmogonie hermétique et inséparable de la conception platonicienne du *Beau*. Pour Plotin, le Beau n'est pas, comme pour les Stoïciens " symétries des parties entre elles et au tout ", mais " éclat lumineux " de l'Idée, *Même dans les choses sensibles*, il demeure simple et *sans formes*, donc " incréé " dès lors que la " forme " platonicienne s'étend jusque dans le monde intelligible, au sommet duquel se situe précisément le Beau, " intermédiaire entre le Principe et les Idées ", " existant pour lui-même et non pour être vu ". Le beau ne peut être, par exemple, dans un corps doué d'une âme, laide (*Enn.* II, 9, 17). La forme visible (*schêma*) est pour Plotin limite ou signe, jamais objet de sensation — jamais présence réelle (*parousia*) — du Beau, qui ne se s'actualise " qu'en devenant intérieur " (*Enn.* V, 8, 2). C'est peut-être en vertu de cette perspective éminemment contemplative et platonicienne — artistes et poètes sont exclus de la *République* — que Clément d'Alexandrie et Origène, se fondant sur l'Ecriture, admettant que, *par humilité*, le Christ avait revêtu son âme parfaite — celle que figurent les icones — d'un corps sans beauté.

figures (*schémata*) ou empreintes visibles (*tupoi*) des Idées éternelles (*ideai*, *archetupoi*) (1) ; car celles-ci ont en quelque sorte deux faces, l'une (*eidé*) regardant l'Intelligence qui s'y mire et « tourne sur elle-même », l'autre (*eidos*) orientée vers l'Ame universelle qui en reçoit les images (*eikonai* ou *eidôla*) sous les aspects du *Logos*, images dont elle façonne la Nature en les imprimant à la Matière première ; « transformation » d'ailleurs involontaire, l'Ame devenant forme à l'égard du sensible du fait même qu'elle reste matière envers l'intelligible : elle n'organise que parce qu'elle contemple, elle produit « en restant là-haut », elle rayonne (2). L'âme individuelle, en revanche, si elle reste par sa partie supérieure immuablement tournée vers les objets éternels, oublie ces derniers à mesure qu'elle s'engage dans les souvenirs du sensible accompagnés de trouble et « devient cela même dont elle se souvient » ; elle a « comme deux imaginations, l'une purifiée, l'autre acceptant toutes les images impures ». L'ascension contemplative est pour Plotin une *correction d'images* (3). C'est donc en s'appuyant sur une imagination

1. " Je vois bien le cheval réel, Platon, mais je ne vois pas le cheval-idée ", objecta un sceptique. — C'est que, répondit Platon, tu as de quoi voir le cheval réel, mais tu n'as pas encore l'œil avec lequel on voit le cheval-idée ". Comme l'indique son étymologie, l'*idée* est toujours " ce qui est vu ", plus précisément : *ce dont l'objet matériel est la représentation imparfaite*. C'est la chose en soi, l'essence contemplée plus encore que déterminante — car l'univers n'est pas une fin —, l'archétype dont le " pôle subjectif " est, dans l'homme, l'intuition intellectuelle (*noêsis*) et dans le Principe, l'Intelligence (*Atmâ*) en tant que *Chit* de la doctrine hindoue, qui continu le *Sat* et *Ananda*). " Subjectiver " les Idées, n'en faire que des projections idéales, sur quelque plan que ce soit, c'est ruiner le platonisme et frayer la voie au rationalisme ou au psychologisme.

2. (*Enn.* V, 8 et IV, 3, 9) " L'Ame est comme une lumière immense dont l'éclat arrivé aux derniers confins, s'est changé en obscurité, l'Ame voyant cette obscurité, après qu'elle l'a fait naître, lui donne une forme... " puis " satisfaite, descend en elle " (*Enn.* III, 9, 3). (Cf. *Enn.* IV, 3, 20) " Mais si l'âme était visible et sensible, si nous la voyions, pénétrée partout de vie, allant jusqu'aux extrémités du corps, nous ne dirions plus que l'âme est dans le corps... ", mais que le corps est " le contenu dans le contenant, le fluent dans ce qui ne s'écoule pas ", comme " l'air dans la lumière ". Or, il y a " une partie de l'âme dans laquelle est le corps, et une partie où il n'y a pas de corps ".

3. E. Bréhier, à qui nous empruntons ce terme (ainsi que les deux citations précédentes : *Enn.* IV, 3, p. 33), résume dans l'introduction à l'*Enn.* V, 8 cette méthode plotinienne ; c'est une vision corrigée et retouchée par l'ablation graduelle des limites — solidité, distance, extériorité, fractionnement — que la conscience attachée au corps érige entre la lumière inté-

rendue imperméable aux « puissances de l'âme inférieure », c'est-à-dire en conformant et assimilant graduellement les images mentales (*eidôla*) aux reflets cosmiques des Idées, que les « puissances de l'âme supérieure », rassemblées dans l'intuition intellectuelle (*noésis*), pourront aller rejoindre à travers l'Ame du monde leurs Objets purement intelligibles, « les plus beaux des êtres », où l'âme déifiée (*psyché theoeidês*) reconnaît et restaure en elle-même tous ses objets morcelés de l'univers et retrouve ainsi la réminiscence de son propre archétype : le moi véritable (*autos heauton*) « qui se connaît lui-même en devenant Intelligence » ; mais, comme l'Intelligence « ne saisit l'Un qu'en se quittant elle-même », la *subsistance* bienheureuse en elle est une alternance éternelle de vision consciente et d'union absorbante, d'*altérité* et d'*identité*, de *mouvement* et de *repos*, rythme dont l'univers est l'hypostase (1).

Or, ce qui produit la translation circulaire du ciel selon Plotin, c'est « la conversion de la puissance inférieure de l'Ame universelle vers sa puissance supérieure » (*Enn.* II, 2, 3) ; et, en effet, les deux ternaires de planètes, aux orbes situés respectivement au-delà du soleil et entre celui-ci et la terre, circulent dans l'espace circonscrit par les douze cons-

rieure à l'œil et la lumière extérieure. Toute vision, selon Platon, est contact entre ces deux lumières, et ce contact peut redevenir coextensif à l'univers dans la vision intellectuelle. " Il y a là, dit E. Bréhier, une espèce de passage à la limite „ (Cf. à ce sujet : R. Guénon, *Les Principes du Calcul infinitésimal*).

1. Les cinq termes qui sont en italique ne sont autres que les cinq *genres premiers* du platonisme, genre ayant le sens de " générateur „ des espèces et des êtres. Modèles lointains des cinq éléments (racines de la Nature), les genres premiers sont comme la Vie du monde intelligible (v. p. ex. *Enn.* VI, 9, 6).

(Pour la description qui précède, Cf. *Enn.* I, 6, 9, ; V, 3, 4 ; III, 8, 9 et V, 8 11). " Nous sommes incapables de nous voir nous-mêmes, mais si, une fois possédés de Dieu, nous produisons en nous sa vision... et, quittant cette image si belle qu'elle soit, nous nous unissons à nous-mêmes..., à Dieu présent dans le silence ; puis si, par un mouvement inverse, nous revenons à nous dédoubler, nous sommes alors assez purifiés pour rester près de Lui... ; sachant maintenant en quoi nous entrons, assurés que c'est dans une réalité bienheureuse..., il nous faut, au lieu d'être un voyant, devenir un spectacle pour un autre ; il y a alors comme une intelligence et une conscience de nous-mêmes, si nous prenons bien garde de ne point trop nous écarter de Lui, sous prétexte d'augmenter cette conscience „. Toute élévation, pour Plotin, est une diminution de conscience " affaiblit les actes „ (*Enn.* I, 4, 11).

tellations de l'écliptique — ou orbite zodiacal du soleil — comme les puissances supérieures et inférieures de l'âme « circulent » parmi leurs objets sensibles, psychiques et intelligibles (1). C'est l'immanence de l'Ame à l'univers, et non une force mécanique telle que la quintessence aristotélicienne exécrée du platonisme, qui anime d'une tendance perpétuelle vers le centre les mouvements naturellement désordonnés du monde sensible (2). Les *Signes* du zodiaque ne sont pas autre chose que la synthèse des images cosmiques des Archétypes éternels — des Idées pures que Plotin appelle les « termes » de l'Intelligence et la « circonférence » du Soleil intelligible —, synthèse dont la « visualisation » remonte d'ailleurs bien au delà de la période historique. Comme son nom l'indique, le zodiaque est composé de symboles empruntés principalement au règne animal, qui est à l'homme ce que l'Ame est à l'Intelligence, et cela le situe proprement dans l'Ame cosmique en tant qu'elle est « comme un interprète qui transmet au soleil sensible les volontés du soleil intelligible, et au soleil intelligible les aspirations du soleil sensible, dans la mesure où le second peut parvenir au premier par l'intermédiaire de l'Ame : *car rien n'est loin de rien* » (3). Cette fonction médiatrice, elle l'exerce par l'In-

1. Rappelons que les orbes des planètes " lentes " (Saturne, Jupiter, Mars) sont plus grands, ceux des *planètes* " rapides " (Vénus, Mercure, Lune) plus petits que celui que la terre décrit autour du Soleil. Les premières sont de nature plus céleste et universelle, les secondes de nature plus terrestre et individuelle.

2. L'éther comme quintessence aristotélicienne se superpose aux quatre éléments différenciés qui s'y résorbent, notamment le feu. Le platonisme et l'hermétisme — notamment *Mohyiddîn ibn Arabî* — au contraire, identifient l'éther au feu, l'élément igné ou subtil (le *taijâsa* hindou) étant le domaine par où l'Ame pénètre jusque dans les corps sublunaires (V. le diagramme reproduit par T. Burchhardt dans *Clef spirituelle de l'astrologie musulmane*, *Et. Trad.*, juin 1947). La quintessence d'Aristote, espèce de cloison étanche au sommet du monde corporel, détruit l'unité vivante et " animée du Cosmos ", (Cf. E. Brehier, ouv. cit.).

3. (*Enn.* IV, 3, 11). Ces derniers mots expriment, en d'autres termes, l'adage platonicien : " *L'analogie maintient tout* ". L'analogie simple ou " parallèle, assure la " sympathie universelle ", c'est-à-dire l'harmonie entre la Nature et l'Ame cosmique ; pour conduire du sensible à l'intelligible pur, elle doit subir une " inversion ", et notamment ce renversement de la perspective spatiale sur laquelle Plotin insiste en répétant que le Soleil intelligible ou Centre principiel n'est pas, comme le centre spatial, le *contenu*, mais le *contenant* de l'univers, sans quoi les mouvements de ce dernier ne seraient

tellect cosmique ou *Logos* — l'équivalent plotinien et alexandrin de *Buddhi* ou *Sutrâtmâ* —, qui n'est pas une hypóstase distincte, mais l'éclat » (*eklampsis*) de l'Intelligence principielle dans l'Ame totale et « le *produit* de l'une et de l'autre de ces deux hypostases » (*Enn.* III, 2, 16). C'est l'*Intellect agent* de l'hermétisme et d'Avicenne, régent des dix sphères stellaires et planétaires, le « premier créé » et, par là même, « créateur » — ou plutôt ce par quoi l'Intelligence produit, comme *Er-Rûh* est l'instrument de la création d'*Allâh* — et dont notre intuition intellectuelle n'est qu'une participation. Cause et lien des « sons aigus et graves... qui conspirent tous à l'harmonie du tout », « ordonnateur interne » de l'univers auquel il apporte les rayons du soleil intelligible comme les planètes véhiculent ceux du soleil sensible, le *Logos* « n'est pas parfait sous tous les rapports et ne se donne pas tout entier aux choses » puisqu'il « produit les parties du *cosmos* en les opposant les unes aux autres ». C'est pourquoi il se diversifie au sein de l'Ame en une indéfinité de *logoi* ou « principes séminaux » (*logoi spermatikoi*), appelés « l'acte de l'Ame iniverselle » (*Enn.* III, 3, 1). Les *logoi* (de *logos* parole, raison intime, cause) sont les germes informels de l'individuation et de la transmigration, les causes productrices secondes (en sanscrit *nidâna*) parce qu'ils

pas circulaires, mais rectilignes. L'âme « obscure », disons-nous, est le siège du point de vue empirique ou *scientiste*, l'âme « médiane » — qui est tournée vers le *Logos* dont nous allons parler — le siège de la perspective analogique ou symbolique, et l'âme « divine » — où l'intellect regarde l'Intelligence et l'Un — est en quelque sorte le « pivot » de l'inversion analogique. Celle-ci n'est donc pas une opération mentale, mais une « vision ».

1. L'hermétisme chrétien distingue dans la personne unique du Christ non seulement deux natures, mais trois : le Verbe divin (deuxième personne de la Trinité « appropriée » à l'Intelligence transcendante), le *Logos* cosmique et l'homme. L'arianisme est un hétérodoxe, non point parce qu'il appelle le Christ *Logos*, mais parce qu'il limite à cet aspect sa nature supra-humaine. Inversement, le Concile de Nicée est exotérique dans la mesure où, pour condamner l'arianisme, il crut devoir sacrifier la nature cosmique du Christ, intermédiaire entre ses natures divine et humaine. S les Pères nicéens avaient su distinguer entre l'Intellect universel et l'Intelligence incréée, comme fait Plotin — et comme Mohyiddîn et Avicenne distinguent l'Intellect premier (le Calame « premier créé ») de l'Essence divine (notamment les noms exprimant la Connaissance d'*Allâh*) et les Hindous *Chit* de *Buddhi* —, ils auraient vu que le Christ, parce qu'il est *Dieu-homme*, est *a fortiori Dieu-Logos-homme*.

s'identifient aux « empreintes » des Idées sur l'Ame ; ce sont eux qui effectuent la polarisation de celle-ci en macrocosme et microcosmes et deviennent ainsi les agents de la destinée dont le *Logos* « crée et distribue les rôles » (*Enn.* III, 2, 16 et 17). Ils sont au *Logos* ce que sont aux planètes les *Signes* zodiacaux qui les « *résument* ». Depuis que l'aristotélisme a rayé l'Ame universelle du *cosmos* et transféré dans la Matière le principe d'individuation, on ne comprend plus guère la nature des principes séminaux, que Plotin décrit comme étant à la fois universels en eux-mêmes — car « chaque âme les contient toutes » — et individuants dans leurs effets, la variété indéfinie des caractères, des propensions et des destins individuels n'étant autre que la prédominance d'un *logos* sur les autres, de manière que tous les principes séminaux viennent à s'actualiser au cours d'un cycle ; aussi les âmes forment-elles dans l'Ame cosmique une unité sans confusion et une variété sans morcellement (1). Pour représenter cette « prédominance individuante », il n'est pas d'image plus adéquate que le passage des *planètes* par les *signes* du zodiaque, où leurs *positions* réciproques forment des « figures » (ou « aspects ») indéfiniment variés qui « évertuent » par rapport à la terre autant de « déterminations qualitatives de l'espace », suivant l'expression de René Guénon. Mais ces figures, précise Plotin, n'apparaissent comme destin ou fatalité (*heimarmenê*) qu'à l'être qui, uni à son âme inférieure, les subit passivement ; pour l'âme « associée à l'Ame universelle..., exerçant avec elle sa providence (*pronoia*) sur l'univers », elles ne sont que des *signes* (*séma*) (2). Car ces figures n'existent comme telles que par

1. " Je pense, dit Origène – le condisciple de Plotin chez Ammonius Saccas — qu'il faut considérer le monde entier comme un vivant immense et gigantesque, qui est maintenu comme par une seule âme par la puissance et le *Logos* de Dieu " (*Cité par J. Daniélou : Origène*).

2. (*Enn.* IV, 7 et 8 ; II, 3, 9) " Du ciel des fixes (ou zodiacal)..., où les Moires et la Nécessité, leur mère, filent le destin de chaque être à sa naissance... nous viennent le caractère et, par notre caractère, nos actions et nos passions qui dérivent de nos habitudes passives. Que reste-t-il alors de nous ? — Il reste *ce que nous sommes véritablement..., la vertu, qui n'a pas de maître.* A une autre âme, étrangère à cette vie appartient le mouvement qui nous porte

rapport à nous. Les astres, dit-il en effet — et l'on comprendra maintenant pourquoi, comme Origène, il parle de leur âme — se meuvent sans souvenir et sans calcul, « sans compter les espaces, toujours les mêmes, où ils se déplacent, et les durées de leur parcours... ; ce passage est, pour eux, accidentel, et leur pensée se fixe sur des objets autrement importants... ; c'est le mouvement d'un être animé unique, n'agissant qu'en lui-même... à cause de la vie éternelle qui est en lui » (*Enn.* IV, 4, 8). Quand elles ne sont que des signes, ces figures (*schémata*) deviennent, on le voit, les miroirs d'une perfection, la même pour toutes les âmes, la nôtre dès que l'oubli du sensible nous a fait comprendre que, pour nous aussi, « se souvenir de ce qu'on voit n'est pas nécessaire quand on contemple » (1).

vers la *région supérieure*... ; cette âme s'identifie à ces objets et vit en conformité avec eux dans le recueillement. C'est l'être privé de cette âme qui a une vie assujettie du Destin ; pour lui, ici-bas, les astres ne sont pas seulement des *signes* ; il *devient* un fragment, et il dépend de l'univers dont il est un fragment ».

Pour la signification des planètes et de leurs domiciles zodiacaux, Cf. Michel de Socoa, *Typologie et Caractères* (Chacornac frères, éd.) et le tableau ci-après. Suivant *Abdul Karim al Jili*, Saturne correspond à l'intellect, Jupiter à l'aspiration spirituelle (la raison comme *logos-sagesse*), Mars à la faculté imaginante (opinion, idée " subjectivée "), le Soleil au cœur (synthèse des facultés), Vénus à l'imagination passive, Mercure à la pensée discursive (le *logos-science*) et la Lune à l'esprit vital (inspiration et instinct). Les planètes forment autour du Soleil trois couples concentriques, dont les termes sont actifs et passifs de part et d'autre du centre solaire, couples correspondants aux *Gunas* qui, eux aussi, produisent par prédominance les " semences " de la transmigration.

Dans l'étude précitée, T. Burckhardt donne un exemple de l'action fécondante et diversifiante des planètes-*logoi*. La Lune — véhicule de la partie de l'Ame universelle tournée vers la terre et substitut de toutes les planètes — mesure les douze *signes* par ses révolutions mensuelles et, en outre, subdivise le zodiaque, par l'effet du cycle diurne, en vingt-huit " mansions lunaires " qui transmettent à la terre autant d'aspects à la fois " individuants " et " vivifiants " des vingt-huit noms divins ou *Idées Eternelles* (Cf. le tableau dans *Et. Trad.*, *décembre 1947*).

1. (*Enn* IV, 8, 2 et 4, 8). Ce que Plotin appelle notre participation à la vie divine des astres, on le voit, n'est pas simplement " symbolique ", pas plus que la situation des " états paradisiaques " entre le ciel des fixes et la voûte sans étoiles selon Mohyiddin. Pour l'un et pour l'autre, les astres sont le " corps lumineux " de l'Ame universelle (*nafs el kulliyah*) et leurs mouvements concentriques, étant l' " imitation de l'Intelligence divine, fait d'eux des supports *concrets*, des *yantras* ou " moyens de grâce " visuels. Il s'agit donc moins de les transposer au-delà du *cosmos* — opération somme toute mentale et théorique — que d'en *assimiler* les *rythmes* par visualisation afin de *rejoindre intérieurement*, mais réellement, l'Ame universelle dont l'âme ordinaire n'est qu'un fragment qui s'ignore. Il en est de même en Inde : " On ne peut passer directement du Chaos " à la Liberté. La phase intermé-

Il est temps de répondre à une question d'ordre doctrinal que soulève la hiérarchie plotinienne. Pourquoi la Matière, qui occupe le cinquième degré de la hiérarchie, après la Nature, est-elle la quatrième et non la cinquième hypostase, et pourquoi la Nature n'est-elle pas une hypostase distincte ? Parce que, dira-t-on, la Nature n'est pas une émanation directe de l'Ame comme l'est celle-ci de l'Intelligence et l'Intelligence de l'Un, mais le produit de l'Ame agissant sur la Nature. Sans doute, mais alors, pourquoi la Matière n'est-elle décrite nulle part comme jouant le même rôle de « substance » dans la production de l'Ame — et du *Logos* qu'elle renferme — par l'Intelligence, comme c'est le cas par exemple de *Prakriti*, dont le *Samkhya* précise qu'elle produit *Buddhi* — le *Logos* hindou — sous l'influence non-agissante de *Purusha* après s'être séparée de ce dernier ? Cette question, à laquelle on a parfois donné des réponses embarrassées, se pose pour la tradition hermétique tout entière, notamment islamique ; Mohyiddîn ibn 'Arabî, par exemple, reproduit fidèlement la hiérarchie de Plotin où il a simplement remplacé les deux premières hypostases, c'est-à-dire l'Un et l'Intelligence avec les Idées qui en émanent, par l'Unité divine, Son Essence (*Dhât*) et Ses Attributs (*Cifât*) (1). Plotin y répond en disant que la première triade d'hypostases (l'Un, l'Intelligence et l'Ame) s'arrête à la série des réalités divines où le mal ne pénètre pas ; et « le premier mal », c'est la Matière, miroir obscur dans lequel l'union de la forme à la matière n'est jamais complète parce que, radicalement *impassible*, « elle tend à absorber les formes engagées en elle » ;

diaire est le " *Cosmos* "... dont le rythme est indiqué dans la structure de l'Univers même, par le rôle " unifiant " qu'y jouent les astres " (M. Eliade : *Techniques du Yoga*, p. 110).

1. Il situe ces derniers, identiques aux Noms divins, dans le cercle central d'une figuration concentrique : ceci marque bien la transcendance du monde intelligible par rapport à ses manifestations — en termes monothéistes, à ses " créations " — d'ordre universel et sensible, que le tableau précité place dans le cercle suivant. Ce diagramme est comme la transcription de ce passage de Plotin : " Voici les relations des principes entre eux ; placer le Bien au centre, l'Intelligence en un cercle immobile, et l'Ame en un cercle mobile... " (*Enn.* IV, 4, 16).

elle ne pénètre comme telle que dans la Nature qui, soumise à la génération et à la corruption, n'est pas une hypostase (*Enn.* I, 8, 8 ; II, 5, 5) ni *une émanation*, mais « le reflet d'un reflet ». Dans les hypostases divines, en revanche, où « l'Ame est la matière de l'Intelligence » (1), c'est au contraire la forme qui s'unit à la matière au point de l'absorber. « Ce qu'on appelle là-bas matière est une forme », une forme « qui n'a avec la matière qu'une distinction de raison », qui dans l'Intelligence n'est pas seulement acte, mais en acte, ses modifications lui venant d'une puissance interne, non d'une chose en puissance ; inversement, la Matière n'y est pas en puissance, mais Puissance : « non, ces choses n'y sont en puissance, mais l'Ame y est la puissance productrice de de ces choses » (*Enn.* II, 5) ; elle y est, en termes hindous la *Shakti*. *Vidiâ-Shakti* dans l'Intelligence, « qui ne passe pas de la puissance à l'acte », où « il n'y a pas de matière (ténébreuse) » parce qu'en elle « rien n'est à venir qui ne soit déjà », la Matière plotinienne est *Avidyâ-Shakti* dans l'Ame totale car « elle apparaît là où cessent les êtres intelligibles », et enfin *Upâdâna-Shakti* ou *Prakriti* — pôle ténébreux d'*Avidyâ-Shakti* — dans la Nature, où « la forme n'est qu'une image » tandis que « là-bas la forme est une réalité » et où « le réceptacle de l'état est non pas l'état, mais la privation », privation perçue « comme si l'œil, dans l'obscurité, avait de celle-ci une espèce de vision... autant qu'on peut voir la plus laide des réalités, sans couleur, sans lumière, et même sans grandeur, sans quoi l'âme lui attribuerait une figure » (*Enn.* II, 4) (*Des deux Matières*). De même que l'obscurité s'affirme à mesure qu'on s'éloigne de la lumière et s'efface au point d'y disparaître à mesure qu'on s'en rapproche, de même, quand on passe de la Nature aux hypostases divines, la perspective change et, avec elle,

1. (*Enn.* V, 1, 3.) Cf. S. Augustin : " *Ainsi peut-être l'âme, avant que fût faite la nature appelée âme... a-t elle pu avoir une* matière spirituelle selon son genre. . ." (*De Genesi ad Litteram*). L'Idée de matière spirituelle se retrouve chez Ibn Masarra et Mohyiddîn sous le nom d'Elément Suprême.

le point de vue sans lequel la Matière est perçue (1).

Or, ce passage est aussi celui qui conduit de la perspective cosmologique et « physique » du *Samkhya* à la perspective métaphysique du *Vêdânta*, c'est-à-dire de *Prakriti*, Substance réelle, éternelle et indépendante, évertuée par l'influence non-agissante de l'Etre divin (*Purusha*), à *Mâya*, puissance comparée à une magie dont *Brahma* est lui-même la cause à la fois efficiente et matérielle. De la première, le monde procède de bas en haut, comme la Nature plotinienne « émerge » de la Matière inférieure ; la *Mâya* de Shankara, au contraire, est *Bîja-Shakti*, « puissance séminale », qui engendre mais ne crée pas, et *shrishti émanation* ou plutôt *procession* — car rien ne sort du Principe, répètent les deux maîtres — ; et pour Plotin, la Matière est au fond « un mensonge — ou fantôme — en acte », qui a son être dans le non être » — et « si on retire leur mensonge aux êtres mensongers, on leur retire aussi leur essence » (*Enn.* II, 5, 5) — et dans le Principe, elle est Puissance de l'Un, « Altérité convertie et pénétrée de la lumière du Bien » (2). Le *Purusha* des *Upanishads* — la « Forme intelligible » de Plotin — ne s'oppose à rien, pas même à ce qu'on pourrait être tenté d'appeler l'aspect principiel ou intra-divin de *Prakriti*, dont il n'est plus question dans le *Vêdânta-Darshana* (3) ; réfutant les grammairiens pour lesquels l'intellection du sens des Ecritures (*sphota*) procéderait des lettres et des mots comme

1. Ce renversement de perspective intervertit les rapports entre l'extérieur et l'intérieur ; son " lieu cosmique „ est la sphère extrême de l'univers visible (le 10e ciel), parce que " le corps de l'univers ne reçoit rien de l'extérieur „. Aussi est-ce à ce point de " conversion vers l'intérieur „ que Mohyiddîn situe le Trône d'*Allâh* qui " enveloppe le ciel et la terre „ et, en même temps, " réside dans le cœur „. C'est dire que l'inversion analogique dont nous avons parlé suppose l'intériorisation du corps cosmique à partir de l' " âme divine „: alors que sa simple transposition *symbolique* risque d'aboutir à " cette multiplication des *intermédiaires* „ *contre* laquelle le maître du *néoplatonisme* a vainement mis en garde.

2. E. Bréhier, *Enn.* II, 4.

3. " *Avidyâ* ou *Mâya*, que l'on appelle aussi l'Indifférencié (*Avyoktâ*, identique à *Prakriti*), n'est autre que la *Shakti* même du Seigneur „, dit par exemple Shankara (*Viveka-chûdâ-Mani*. 108). Il distingue deux *Shakti*, l'une qui voile Brahma (*Avarana Sh.*), l'autre qui révèle le monde (*Vikshepa-Sh.*) La première correspond au domaine *intelligible* — qui *dédouble illusoirement* l'un en sujet et objet —, la seconde à ceux de l'Ame et de la Nature.

d'une matière plastique, Shankara la décrit comme une réminiscence : « la Parole sous l'aspect du *sphota* (littéralement : « éclosion ») est éternelle, dit-il, et c'est d'elle que l'univers composé d'actes, d'agents et de fruits procède comme un Nommé émanant d'un Nommant » (1). Il n'y a pas trace non plus de dualité ou de polarisation quand *Allâh* profère Ses Noms « qui ne sont ni Lui, ni autres que Lui » et dont l'univers et ses points de vue ne sont que des ombres (2). L'illusion que la Matière est une substance inerte, qu'elle « tient de la nature de l'espace » (*Enn.* II, 4, 12), est inhérente au point de vue de la Nature, parce que « l'âme, ne trouvant rien à définir lorsqu'elle s'approche de la matière, se laisse aller dans l'indéfini » (*ibid.* 11). Mais en réalité, « sans cesse en mouvement vers la forme, docile à toute influence », « la Matière n'est jamais en repos » (*Enn.* VI, 3, 2). Quant à la « Matière divine, elle possède la vie bien fixée dans l'Intelligence », et c'est bien la Toute-Possibilité que désigne Plotin en la décrivant comme « Altérité intelligible et Mouvement premier qui..., indéterminés en eux-mêmes, se déterminent par leur conversion vers le Principe » (3). Or, « l'Ame est le verbe et l'acte de l'Intelligence, comme celle-ci est le verbe et l'acte de l'Un ; et elle le voit sans en être séparée, parce qu'elle est après lui et qu'il n'y a

1. Commentaire des *Brahmasûtras* I, 3, 38.

2. Aussi, comme chez Shankara, le symbolisme de l'écriture doit-il faire place à celui de la parole dès que la création est envisagée du point de vue d'*Allâh*. C'est ce que Mohyiddîn, dans le diagramme précité exprime en situant, non pas dans le cercle central contenant les Noms divins, mais dans le deuxième cercle, celui de l'univers créé, le Calame et la Table gardée — les deux "premières créations" — qu'il identifie respectivement à l'Intellect premier (le *Logos* ou *Buddhi*) et à l'Ame universelle (le *Prâna* ou *Mahan* des anciennes Upanishads). C'est leur union qui produit le monde, alors que l'univers du *Samkhya*, qui procède de la séparation de *Purusha* et de *Prakriti* est au contraire résorbé par leur union. Extérieurs au Créateur, la plume et son support ne sauraient exprimer Sa propre polarisation. Pareil dédoublement de l'Etre divin lui-même apparaît plutôt dans le symbolisme de la Main de Miséricorde et de la Main de Justice ; mais alors, il ne s'agit plus d'une Essence et d'une Substance indépendante, mais de deux aspects, tels le Même et l'Autre de Plotin.

3. (*Enn* II, 4, 5.) " Avant cette conversion, la matière ou altérité... n'est pas bonne, elle est privée de la clarté du Bien... Elle n'est pas la lumière, mais elle la possède, puisqu'elle la reçoit d'autre chose. Mais nous avons divulgué plus qu'il ne convient sur la matière intelligible ".

rien entre eux » (1). Rien n'est en Repos hors du « sanctuaire de l'Un » et « ce qui vient de l'Un en vient sans qu'Il soit en mouvement,... comme la lumière resplendissante du Soleil » (*Enn.* V, 1, 22). Si Plotin appelle « Ciel intelligible », le Principe, où la Matière « n'est pas la lumière, mais la possède », c'est qu'elle y est le modèle de ce qui, dans le ciel sensible, est l'interception réverbérante, par les corps célestes, de l'obscurité translumineuse : « L'illumination dans les ténèbres, à bien l'examiner, leur fera reconnaître les causes véritables du *cosmos* » (2).

Ces remarques sur les deux Matières rejoignent un fait qu'il convient d'avoir en vue en abordant la suite de cette étude : on peut parler de vérités métaphysiques, principielles, divines sans s'élever pour autant au delà du niveau infra-cosmique ; c'est notamment le cas de la théologie latine en général ; inversement, on peut parler de faits cosmiques sans se limiter au niveau cosmologique, c'est-à-dire sans quitter pour autant le point de vue métaphysique ; c'est ce que firent Plotin et l'auteur du Traité de l'Unité. Cette perspective implique le passage de la *théorie* métaphysique, dans le sens d'intuition spéculative des premiers principes à la *theôria* au sens plotinien, c'est-à-dire à la vue nouvelle des choses issue de la contemplation de l'Un (3). Au symbolisme qui transpose les objets dans leur réalité

1. (*Enn.* V, 1, 6). " Et lorsque le générateur est la chose la meilleure qui soit, l'être engendré est nécessairement avec lui, n'étant plus séparé de lui que parce qu'il est autre que lui ".

Il est digne de remarque que Plotin, afin d'illustrer la possibilité pour la Matière, pourtant impassible, de participer aux Idées, alors que participation implique passion, emprunte à Platon l'exemple de l'or qui reste le même en changeant de forme et symbolise, par conséquent, une " participation impassible. " (*Enn.* III, 6, 12). On se rappellera le rôle analogue que joue chez Shankara le symbole de l'argile et de ses formes (V. à ce sujet a note de R. Allar dans *Et. Trad.*, sept. 1948, p. 257.

2. (*Enn.* II, 9, 12 : *Contre les Gnostiques*).

3. Cf. *Enn.* III, 8 : (*De la Contemplation*) et IV et 8, qui commence par les mots : " Souvent je m'éveille à moi-même en m'échappant de mon corps... étranger à toute autre chose, dans l'intimité de moi-même, je vois une beauté aussi merveilleuse que possible, uni à l'Etre divin... Mais après ce repos dans l'Etre divin, redescendre de l'Intelligence à la pensée réfléchie, je me demande comment j'opère actuellement cette descente et comment l'âme a jamais pu venir dans le corps ".

principielle fait alors place un symbolisme où le Principe, entrevu pendant de « rares instants », apparaît comme étant, suivant l'expression bouddhique, l'*autre côté* plus encore que *de l'autre côté* des choses. Cette vue nouvelle présuppose, comme nous tâcherons de le montrer, ce que Plotin appelle la « sympathie universelle » et le bouddhisme la « charité cosmique ».

JEAN THAMAR.

(*A suivre*).

ÉLOGE DE NOTRE TEMPS [1]

Dans le cycle de mes causeries sur l'attitude initiatique il m'a paru nécessaire d'examiner les possibilités particulières que présente l'époque actuelle pour un travail de réalisation spirituelle.

Les traditions orientales, comme vous le savez, considèrent chaque cycle humain comme un processus de dégénérescence qui conduit notre monde de l'état édénique à un état de matérialisation et d'aveuglement spirituel qui est appelé le Kali Yuga ou l'Age sombre. Les anciennes traditions du monde occidental connaissaient également ce processus descendant et désignaient le dernier âge comme l'âge de fer. Les traditions orientales admettent que nous nous trouvons actuellement à la fin de cet âge ; les traditions occidentales auxquelles je viens de faire allusion n'ont plus de représentants pour nous donner leur opinion, mais elle serait certainement identique puisqu'on se trouvait déjà dans l'âge de fer à l'époque de Virgile et que l'enfant prophétisé par la 4e Eglogue, que cet enfant fût Jésus ou l'un des fils du Proconsul Pollion, cet enfant, dis-je, n'a sûrement pas encore ramené l'époque idyllique annoncée par le chantre de l'Enéide.

Je ne vous annoncerai pas la prochaine fin d'un monde dont la date a été fixée tant de fois aussi bien par des visionnaires que par des hommes éminents et respectables et tant de fois démentie par les événements ; je me bornerai à cons-

1. Nous reproduisons ici le texte d'une conférence faite dans une réunion fermée par notre collaborateur au début de l'année 1950. L'orateur a volontairement quitté le domaine doctrinal pour descendre dans le celui des contingences pour montrer que, si le but de l'Initié était de se dégager des contingences, il n'était nullement question de les ignorer ou de les négliger mais de les comprendre et de les utiliser au jour le jour en vue de ce détachement total qui est le terme même de l'Initiation (N.D.L.D.).

tater l'état du monde tel qu'il est *aujourd'hui* et tel qu'on peut l'entrevoir en partant des données les plus scientifiques et des déductions les plus rationnelles.

L'attitude de l'homme devant le monde a varié suivant les temps et les lieux. Pour parler de ce qui nous est le moins mal connu, l'homme occidental du moyen âge considérait ce monde, le monde déchu, comme une « branloire pérenne », c'est-à-dire comme un état d'instabilité perpétuelle au sein duquel on ne pouvait trouver aucune sécurité, où les lois naturelles n'étaient pas rigoureusement fixées puisqu'elles pouvaient toujours subir l'interférence de mondes supérieurs ou inférieurs au monde humain, où, par suite, il était impossible de prévoir par les seules facultés humaines. Dans un tel monde l'homme ne pouvait placer sa confiance dans rien d'humain et c'était en Dieu seul qu'elle reposait. L'élaboration de la science moderne, sa vulgarisation progressive changèrent complètement l'attitude de l'homme occidental. Les lois naturelles, réduites à celles du monde corporel, lui apparurent comme fixes et rigoureuses, les miracles et les prestiges diaboliques étant peu à peu relégués au rang des fables ou n'étant plus admis que d'une façon purement théorique et relégués dans le passé. Il devenait dès lors possible de prévoir avec certitude, d'utiliser les forces naturelles et de rechercher les moyens de se garantir de ce qu'elles peuvent présenter de redoutable pour l'homme. L'homme occidental commença dès lors à placer sa confiance et sa sécurité dans sa science, c'est-à-dire dans sa raison, c'est-à-dire en lui-même. La croyance dans un principe supérieur subsista dans une large mesure d'abord, dans une mesure plus restreinte ensuite, mais d'une manière toute abstraite et l'homme occidental se considéra en fait comme le maître souverain d'un monde que Dieu lui aurait abandonné.

La tradition, là où elle subsista, fut considérée comme quelque chose de tout à fait séparé de la vie ordinaire. Elle n'apportait plus le secours permanent dont la faiblesse humaine a besoin.

Dans sa recherche d'une sécurité purement humaine, l'homme occidental avait à se garantir contre les forces naturelles, d'une part, contre lui-même d'autre part, c'est-à-dire contre ses instincts et ses passions. En dehors de tout principe traditionnel, il constitua, à côté des sciences physiques, mécaniques, chimiques, biologiques, etc... une science sociale et politique. A l'aide des unes et des autres, il s'installa dans ce monde qui devint le seul objet de ses préoccupations et où il se mit en mesure d'acquérir et de conserver le plus de biens possible, comme si tout cela était destiné à durer indéfiniment et constituait le but de la vie humaine. Cette attitude était généralisée dans l'ensemble du monde occidental dans la période qui s'étend depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à la guerre de 1914. L'état des choses n'était certes pas considéré par tous comme entièrement satisfaisant, mais on admettait que tout finirait par s'arranger grâce au progrès ultérieur et des sciences naturelles et de la science sociale. Dans tous les domaines s'affirmait la volonté individuelle de l'homme considéré comme un être autonome. Jamais l'homme ne s'était trouvé aussi éloigné de sa finalité spirituelle dont, selon toutes les traditions, la réalisation implique comme condition essentielle et primordiale l'abandon à la volonté divine telle qu'elle est formulée dans les textes sacrés et telle aussi que le monde extérieur en apporte chaque jour les signes à chaque individu.

Non seulement la collectivité occidentale s'était dans son ensemble détournée de la tradition, mais les modifications de la vie sociale rendaient presque impossible, même à ceux qui étaient demeurés croyants, la pratique des vertus les plus essentielles. C'est ainsi que l'abandon à la volonté divine était supprimé dans une large mesure par les assurances dont certaines devaient devenir obligatoires. Ces mêmes assurances, les retraites pour la vieillesse, l'hospitalisation gratuite pour les indigents donnaient à chacun un prétexte valable de se dispenser de la charité. Ce ne sont là que quel-

ques exemples qu'on pourrait multiplier indéfiniment.

Heureusement — cet adverbe trouvera plus loin sa justification — la recherche scientifique, entreprise dans un but de bien-être et de défense contre les forces naturelles, devait conduire à la découverte d'engins de destruction d'une puissance de plus en plus grande, lesquels furent d'ailleurs considérés par chaque collectivité comme des moyens de garantir sa sécurité. Ainsi, pour avoir cessé de placer sa confiance dans un Principe supérieur, l'homme allait entreprendre sa propre destruction et celle de l'œuvre temporelle à laquelle il avait sacrifié tout le reste.

Bien entendu, à chaque nouvel engin de destruction correspondirent de nouveaux moyens de protection, mais il n'en est pas moins vrai que, par leur portée et l'extension des zones dangereuses, le canon, l'avion porteur de bombes, les engins télé-commandés et en dernier lieu la bombe atomique rendirent de plus en plus précaire la sécurité des collectivités humaines et généralisèrent des dangers autrefois réservés aux seuls combattants. Si l'insécurité s'est étendue dans l'espace, elle s'est aussi étendue dans le temps en ce sens que le danger peut maintenant survenir à n'importe quel moment pour des centaines de millions d'individus et cela sans déclaration de guerre. On reconnaît, en effet, que des bombes atomiques peuvent être montées dès le temps de paix dans un pays quelconque et, comme on demandait récemment à un spécialiste s'il existait un moyen de se protéger contre ce danger, il répondit : « Oui, ce serait d'ouvrir tous les matins toutes les armoires et toutes les valises ».

Mais il y a mieux, on nous fait pressentir maintenant l'utilisation possible d'armes biologiques pouvant frapper l'homme, l'animal et la plante sur des surfaces considérables. On nous annonce que l'art militaire a, dès aujourd'hui, le moyen de détruire tout animal, y compris l'insecte et toute plante, pendant que l'homme conduira sans risques directs cette extermination d'un abri souterrain. Mais s'il n'a ensuite pour nourriture que le cadavre d'un puceron

aspergé de D. D. T. sur un lichen desséché à l'acide naphtyl-acétique, le suicide cosmique dont certains nous annoncent dès maintenant la possibilité ne sera plus très éloigné.

Mais, en laissant de côté l'hypothèse de conflits dont on voudrait croire que les conséquences seraient de nature à faire reculer les responsables des collectivités humaines, les recherches atomiques, même si elles étaient animées par l'unique souci de la science et d'applications pacifiques n'en constituent pas moins un danger permanent du fait d'erreurs toujours possibles dans la prévision des conséquences de certaines expériences et de leurs répercussions sur les forces cosmiques. Là aussi, on peut dire que le danger est de tous les instants et que, s'il survient un jour, il frappera sans prévenir.

Dans le domaine social, on peut constater dans le développement de l'histoire du monde occidental une autonomie de plus en plus grande des pouvoirs temporels et, par suite, une mainmise de plus en plus accentuée de l'Etat sur les individus. La centralisation monarchique, le nationalisme révolutionnaire, les régimes totalitaires d'un passé récent ou du présent sont les signes d'une tendance qui ne peut que s'accentuer. En effet, les dangers terribles que font courir aux collectivités humaines les plus récents moyens de destruction doivent nécessairement entraîner les Etats, qu'ils le veuillent ou non, à des contrôles de plus en plus rigoureux et à des méthodes policières tenant de moins en moins compte de la liberté et de la dignité des individus.

Cette liberté est d'ailleurs tellement réduite déjà que dans beaucoup d'Etats les individus ne sont plus maîtres de leur corps. Sous le prétexte de lutter contre certaines maladies, on rend obligatoires, au nom de la Science et des droits de la Société, des vaccinations de plus en plus nombreuses et variées et, sans même parler des accidents mortels dus à certains vaccins, on modifie gravement la biologie des individus sans pouvoir prévoir, surtout à longue échéance, les conséquences de ces modifications. Mais, une fois admis

que l'Etat peut obliger les individus à subir telles injections qui lui conviennent et qu'on croit peut-être sincèrement bienfaisantes, qui ne voit l'utilisation qui pourrait être faite un jour de telles méthodes, et qui empêcherait un Etat, avec quelques complicités scientifiques et sous le même prétexte d'hygiène prophylactique, d'obliger tous les membres d'une collectivité à subir telle piqûre qui aurait pour effet d'annihiler ou d'atrophier certaines facultés humaines et de transformer ainsi tout un peuple en robots ?

Certaines découvertes chirurgicales récentes permettent d'envisager des possibilités du même genre. Le professeur Jean Delay a consacré le 2 novembre 1949 un article à la lobotomie, nouvelle opération sur le cerveau, découverte il y a peu de temps à Lisbonne. Cette opération consiste dans la section de faisceaux blancs qui relient la base à l'écorce et plus précisément le diencéphale, carrefour des pulsions instinctives et affectives, au lobe pré-frontal instrument des synthèses intellectuelles. Cette intervention modifie profondément la vie mentale. Elle dure 3 minutes pour un opérateur expérimenté ; étant pratiquée sous sommeil électrique et ne laissant aucune trace extérieure, le patient pourrait même ignorer qu'il l'a subie. Divers commentateurs ont émis l'hypothèse que les brusques changements de « personnalité » collectivement observés à l'occasion de procès politiques retentissants, pourraient être dus à des blessures cérébrales électives, faites non plus à des fins médicales mais policières. Ainsi serait vaincue la résistance d'ennemis irréductibles, artificiellement pacifiés et rendus conformistes. Le professeur Delay ajoute qu'aucune information valable ne permet à l'heure actuelle d'affirmer qu'un tel crime contre l'humanité a été commis, mais qu'il soit réalisable et qu'il puisse être consommé à l'insu du sujet sans laisser de cicatrice visible, c'est vraisemblable.

Ainsi, il apparaît au grand jour que, depuis les temps historiques, l'homme n'a jamais été menacé plus complètement dans sa liberté, dans sa vie, dans ses facultés mêmes. Ayant

abandonné sa finalité spirituelle pour la conquête de ce monde, pour sa sécurité et son bonheur dans ce monde, on s'aperçoit qu'il est sur le point de tout perdre et que l'inéluctable marche des forces qu'il a déchaînées l'accule à des horreurs et à des désespoirs tels que l'humanité n'en avait pas connus .On voit que depuis trois siècles l'homme occidental n'a vécu que de mensonges. On lui avait promis au nom de la raison, au nom de la science, au nom de la liberté, au nom de la fraternité un monde où régneraient la paix et l'abondance et où il pourrait s'épanouir librement. Il vient de connaître deux guerres mondiales en 25 ans et chaque jour il ouvre son journal ou tourne le bouton de sa radio avec l'appréhension d'y apprendre que la troisième, celle qui verra peut-être la fin de sa civilisation, est pour demain ; les peuples, autrefois les plus riches connaissent en périodes de soi-disant paix des rationnements aussi sévères que s'ils subissaient un siège ; enfin, les Etats se sont transformés en quelque chose qui tient de la caserne et de la prison et chacun sait que demain il peut connaître l'univers « concentrationnaire », au point qu'il est plus d'un homme de ce temps qui ne quitte jamais la petite pincée de cyanure de potassium qui lui permettra d'échapper à des horreurs qu'il pense ne pouvoir supporter. L'espérance n'est plus de ce monde.

Il y a un demi-siècle, Barbey d'Aurevilly, rendant compte d'un ouvrage de Huysmans, *A rebours*, écrivait : « Après ce livre, il ne reste plus à son auteur qu'à choisir entre la bouche d'un pistolet et les pieds de la Croix ». Je dirais volontiers : Aujourd'hui, il ne reste plus à l'homme qu'à choisir entre la pincée de cyanure de potassium et la Foi, que cette Foi soit celle du charbonnier de toutes les religions ou celle de l'initié, serviteur du Grand Architecte.

Et nous, qui avons cette Foi, disons maintenant notre joie de vivre en un temps où les illusions sont tombées, où les mensonges sont apparus au grand jour et avec une évidence telle que nous ne pouvons plus nous y laisser prendre,

alors que les hommes de bonne volonté ayant vécu dans d'autres âges et qui ne pouvaient voir encore les effets déjà contenus dans les causes, pouvaient se laisser bercer par des rêves dont le rôle véritable était de les détourner des voies de la sainteté et de la sagesse.

En cette fin d'âge sombre, il est certes difficile à l'homme qualifié de rencontrer l'enseignement traditionnel qui le révélera à lui-même, de rencontrer l'initiation effective qui lui permettra d'actualiser ses possibilités spirituelles, et sans doute le moment viendra où cela ne sera plus possible, où tout enseignement traditionnel sera interdit et où les organisations initiatiques pourchassées devront, comme les premiers Chrétiens, vivre dans des catacombes. Mais nous, qui avons rencontré l'enseignement traditionnel, qui avons reçu une initiation et qui pratiquons un rituel dont nous sentons parfois la puissance, disons notre joie d'être entrés dans la voie à un moment où certaines de ses obligations sont devenues si faciles, disons notre joie de vivre dans un monde où le renoncement et le détachement sont d'une pratique si aisées. A quoi pourrions-nous bien nous attacher, puisque déjà nous avons tout perdu ?

JEAN REYOR.

TRAITÉ DES INTELLIGENCES CÉLESTES

qui régissent le monde après Dieu

(*suite*) (1)

Puis, au neuvième rang, l'Esprit de Vénus, Anaël, recommença à régir le monde, le 29me jour d'Octobre de l'An 2834 de la création du Ciel et de la Terre, pendant 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'An du Monde 3189. Pendant cette période, les hommes, oubliant Dieu lui-même, se mirent à rendre un culte aux morts, et à les adorer ainsi que leurs statues, à la place de Dieu, erreur qui dura plus de deux mille ans. La mode introduisant l'usage des ornements précieux pour le corps, et les différentes sortes d'instruments de musique, l'humanité s'abandonna de nouveau avec excès aux passions et aux voluptés de la chair, leur élevant et leur dédiant même des statues et des temples. C'est à cette époque que Zoroastre, premier roi de Bactriane et de plusieurs autres nations, vaincu dans les combats par Ninus, roi d'Assyrie, découvrit le mystère des Incantations et des maléfices.

Au dixième rang, Zachariel, Ange de Jupiter, reprit la direction du monde, le dernier jour du mois de Février de l'An 3189 de la fondation des Cieux et de la Terre. Il régna 354 ans et 4 mois, selon la règle, jusqu'en l'an 3543, plus 4 mois. Ce fut l'heureuse époque, avec raison dénommée l'Age d'or ; parce que l'abondance de tous les biens de la terre amena l'accroissement du genre humain, et que l'univers atteignit l'apogée de sa splendeur. C'est dans le même temps

1. Cf. *Etudes Traditionnelles*, n° de janvier-février 1951.

que Dieu donna à Abraham la loi de la circoncision, et lui promit pour la première fois la rédemption de l'humanité par l'incarnation de son Fils Unique. Sous ce règne, les Patriarches, fondateurs de l'esprit de justice, apparurent, et les justes furent séparés des impies par leur volonté et par leurs œuvres. Dans ces temps encore, Jupiter, sous le nom Lisanie, Roi et fils du Ciel et de Dieu, fut le premier qui donna des lois aux Arcadiens, réussit à les civiliser, enseigna le culte de Dieu, éleva des temples, institua un corps sacerdotal, et procura aux hommes une foule de choses utiles ; ce qui fit qu'on lui donna le nom de Jupiter, et qu'après sa mort, on le regarda comme un Dieu. Il tirait pourtant son origine de la caste sacerdotale des fils d'Héber, ainsi que le déclare l'histoire. On raconte aussi que Prométhée, fils d'Atlante, sous le règne de cet Ange, fabriqua des hommes, parce que de rudes, il les avait rendus instruits, humains, bons, polis de manières et de mœurs ; il inventa aussi l'art d'animer les images. Ce fut lui qui fit usage pour la première fois de l'anneau, du sceptre et du diadème, et qui inventa les insignes royaux. A cette même époque, d'autres sages de la race de Jupiter, unirent les hommes et les femmes par les liens du mariage, et apportèrent à l'humanité une foule de choses utiles ; et, à cause de leur grande sagesse, ils furent, après leur mort, mis au rang des dieux. Tels furent Phoronée, qui, le premier, institua chez les Grecs les lois et la justice, Apollon, Minerve, Cérès, Sérapis chez les Egyptiens, et quantité d'autres.

Au onzième rang, Raphaël, Esprit de Mercure, reprit le sceptre du monde, le premier jour du mois de Juillet de l'An du monde 3543, et gouverna pendant 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an 3897 de la création du ciel et de la terre, plus 8 mois. Pendant cette période, ainsi que le montrent clairement les anciens historiens, les hommes s'adonnèrent avec ardeur à l'étude de la sagesse, et parmi eux les plus illustres furent : Mercure, Bacchus Omogyrus Isis, Inachus, Argus, Apollon, Cécrops et maints autres qui, par leur décou-

vertes, furent utiles au monde et à la postérité. En ce temps-là s'introduisirent parmi les hommes diverses superstitions telles que le culte des idoles, les incantations, l'art de produire des prodiges diaboliques, et tout ce qu'on attribue généralement à la subtilité et au génie de Mercure prit alors de vastes proportions. Moïse, le chef très-sage des Hébreux, expert en maintes sciences et dans tous les arts, prêtre de l'unique et vrai Dieu, délivra son peuple de l'esclavage dans lequel les Egyptiens le tenaient asservi. En ce même temps, Janus, le premier, régna sur l'Italie ; Saturne lui succéda, qui enseigna à fumer les champs, et qui passa pour un Dieu. C'est vers cette époque que Cadmus inventa les caractères grecs et Carmentis, la fille d'Evandre, les caractères latins. C'est aussi sous le règne de ce Raphaël, Ange de Mercure, que le Tout-Puissant donna à son peuple par l'entremise de Moïse, la loi à laquelle l'Incarnation du Christ rendit un éclatant témoignage. Une prodigieuse diversité de cultes se manifesta aussi dans le monde : alors fleurirent nombre de Sybilles, de Prophètes, d'Augures, d'Aruspices, de Mages, de Devins, la Sybille d'Erythrée, celle de Delphes, celle de Phrygie.

A la douxième époque, Samaël, Ange de Mars, pour la seconde fois, revint gouverner le monde, le deuxième jour du mois d'Octobre de l'an du monde 3897, pendant 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'année 4252. Sous son règne arrive cette grande et très fameuse destruction de Troie, en Asie-Mineure ; des monarchies et de nombreux royaumes s'effondrèrent, et quantité de cités nouvelles furent fondées : Paris, Mayence, Carthage, Naples, et maintes autres villes. Nombre de nouveaux royaumes s'élevèrent, parmi lesquels, ceux de Lacédémone, de Corinthe, de Jérusalem, etc.

En ce temps-là survinrent dans le monde de longues guerres et de grandes luttes entre les Rois et les nations, ainsi que plusieurs changements dans les dynasties. C'est à l'époque de la prise de Troie que les Vénitiens font remonter l'origine de leur race et la fondation de leur ville. Et chose

remarquable, il existe plusieurs autres nations en Europe, et en Asie qui prétendent descendre des Troyens ; mais les preuves qu'elles apportent à l'appui de la noblesse de leur origine, dans le désir de se glorifier, comme s'il n'y avait pas eu avant la ruine de Troie d'autres nations en Europe et d'autres hommes illustres, sont vaines et mensongères. C'est sous la domination de cette même planète que Saül, le premier, fut élu Roi des Juifs ; après lui vint David, puis son fils Salomon, qui, dans Jérusalem, éleva au vrai Dieu un temple célèbre dans le monde entier. Ensuite, l'Esprit Divin, illuminant ses Prophètes de l'incomparable clarté de sa grâce, leur confia le don de prédire non seulement l'incarnation future du Seigneur mais beaucoup d'autres choses encore, ainsi que l'attestent les Saintes Ecritures. Parmi ces prophètes, nous citerons Nathan, fils du Roi David, Gad, Azaph, Achaias, Séméïas, Azarias, Anan, et bien d'autres. Le poète grec Homère, chantre de la ruine de Troie, le Phrygien Darès, le Crétois Dictis, qui en furent témoins, et la racontèrent passent pour avoir vécu à cette époque.

Pour la treizième période, Gabriel, génie de la Lune, reprit de nouveau la direction du monde, le trentième jour du mois de janvier de l'an 4252 de la principiation de l'univers ; il régna 354 années et quatre mois, jusqu'en l'an du monde 4606 et 4 mois. C'est à cette époque que, chez les Hébreux, brillèrent plusieurs prophètes fameux : tels furent Elisée, Michée, Abdias, et d'autres. Les Rois se succédèrent rapidement chez les Hébreux. Lycurgue donna un code et des lois aux Lacédémoniens, Capitus Sylius, Libérius Sylius, Romolus Sylius, Procas Sylius, Numitor, rois d'Italie, florissaient sous le règne de cet Esprit. Sous son influence, prirent aussi naissance nombre d'autres royaumes, ceux des Lydiens, des Mèdes, des Macédoniens, des Spartiates, etc. La monarchie des Assyriens s'éteignit avec Sardanapale, de même que le royaume de Médie. De nombreuses lois furent imposées aux hommes, on négligea le culte du vrai Dieu, et le culte des idoles prit une grande extension. En l'année 4491,

le 239me du règne de Gabriel, furent jetés les fondements de Rome ; la domination des Syliens prit fin en Italie et céda la place à celle des Romains. C'est aussi vers cette époque que parurent en Grèce les sept Sages, qui furent : Thalès, Solon, Chilon, Périandre, Cléobule, Bias et Pittacus, et dès lors les philosophes et les poètes commencèrent à être tenus en grande estime. Romulus, le fondateur de Rome, fratricide et fauteur de sédition, gouverna la ville pendant trente-sept années ; son successeur, Numa Pompilius, régna 42 ans ; il développa le culte des Dieux, et mourut au temps d'Ezechias, roi des Juifs. Vers la fin de la domination de ce Génie Lunaire, Nabuchodonosor, roi de Babylone, prit et détruisit Jérusalem, et emmena en captivité le Roi Sédécias et tout son peuple. Le prophète Jérémie avait prédit cette destruction ; ainsi que la fin de la captivité.

Après Gabriel, Michael, Esprit du Soleil, reprit le sceptre du monde, le premier jour du mois de mai de l'an du monde 4606. Il régit l'univers pendant 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an 4960... C'est pendant cette période, qu'Evil Mérodach, roi de Babylone, rendit au peuple Hébreu sa liberté et son roi, sous l'influence de Michael qui, ainsi que l'écrit Daniel, protégeait les Juifs, que Dieu lui avait confiés. En ce même temps, prit naissance la Monarchie des Perses, dont le premier roi Darius et son successus Cyrus détruisirent cette colossale monarchie Babylonienne, sous le règne de Balthazar, ainsi que l'avaient prédit Daniel et les Prophètes. La Sybille de Cumes fut alors fameuse, par l'offre qu'elle fit au Roi Tarquin l'Ancien de lui vendre à la fois et au même prix les neuf livres contenant la série des prédictions touchant la République Romaine. Quand le Roi eut refusé de donner le prix demandé, la Sybille brûla sous ses yeux les trois premiers livres, et lui demanda ensuite la même somme pour les six autres. Sur son nouveau refus, elle en jeta encore trois autres dans le feu, et elle eût fait de même des trois derniers, si le Roi convaincu par ses conseils, n'avait sauvé ces livres de la destruction, en les payant au prix demandé d'abord pour

le tout. Ces mêmes Romains, après l'expulsion de leurs rois, désignèrent deux Consuls annuels. Le tyran Phalaris régna à cette époque en Sicile. La Magie fut également alors en grand honneur chez les Rois de Perse. Pythagore et plusieurs autres philosophes florissaient alors en Grèce. La ville de Jérusalem et son temple furent reconstruits. Le prophète Esdras restitua la mémoire les livres de Moïse, pour remplacer le texte original brûlé par les Chaldéens. On nomma ce nouveau texte : texte babylonien. Xerxès, Roi de Perse, conduisit une armée contre les Grecs, mais sans grand résultat. Rome fut prise, incendiée et détruite par les Gaulois, à l'exception du Capitole, sauvé par une oie, qui réveilla (par ses cris) les guerriers endormis. C'est aussi à cette époque que les Athéniens soutinrent leurs fameuses guerres, au temps où s'illustraient les philosophes Socrates et Platon. Après l'abrogation du Consulat, les Romains instituèrent les Tribuns et les Ediles, tandis que fondaient sur eux une multitude de calamités. Immédiatement après la fin de la domination de Michael, Alexandre le Grand régna en Macédoine : il anéantit la Monarchie des Perses sous Darius, et soumit à son sceptre l'Asie entière et une partie de l'Europe. Il mourut à 33 ans, après un règne de 12 ans et 5 mois. Quantité de guerres et de maux suivirent sa mort, et son empire fut démembré en quatre parts. Chez les Hébreux, pour la première fois, s'élevèrent des compétitions pour le Souverain Pontificat. Le royaume de Syrie prit naissance.

Après Michaël, pour la quinzième période, Orifiel, Esprit de Saturne, reprit pour la troisième fois le gouvernement de l'Univers, le dernier jour du mois de Septembre de l'an 4960 de la fondation du monde ; il régna 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an 5315. C'est sous sa domination que commencèrent les guerres Puniques entre les Romains et les Carthaginois. La ville de Rome fut presqu'entièrement détruite par le feu et l'eau. Le colosse, image de bronze haute de cent vingt-six pieds, fut renversée par un tremblement de terre. Après la guerre Punique, Rome qui, depuis 440 ans, n'avait pas cessé

d'être en guerre, eut une année de paix. Jérusalem et son temple furent incendiés et détruits par Anthiochus et Epiphane. Les Macchabées s'illustrèrent dans de glorieux combats. A cette époque, en l'an 606 de la fondation de Rome, Carthage fut détruite et brûla pendant 17 jours consécutifs. En Sicile eut lieu la révolte des 70.000 esclaves contre leurs maîtres. De grands prodiges apparurent alors en Europe : les animaux domestiques s'enfuirent dans les bois, du sang coula, et un globe de feu éclatant tomba du ciel avec grand fracas. Mithridate, Roi de Pont et d'Arménie, soutint pendant 40 ans la guerre contre les Romains. Le royaume des Hébreux fut rétabli après une interruption de 575 ans, depuis Zédéchias jusqu'à Aristobule. Les Germains et les Teutons envahirent l'Italie, et après de nombreux combats, ils furent vaincus, perdant 160.000 hommes, sans compter le nombre considérable de ceux qui se firent périr eux-mêmes avec leurs familles, sous Caïus et Manlius, mais après avoir tué par trahison quantité de Romains. Finalement, quarante années de guerres civiles désolèrent l'Italie. Trois soleils apparurent à Rome, et, au bout de peu de temps, se fondirent en un seul. Quelques années après, Julius Caïus César usurpa le pouvoir suprême et, après lui, Auguste, étendant sa puissance sur l'Asie et l'Afrique, les réunit sous un même sceptre. Il régna 36 ans, pendant lesquels Dieu donna la paix au monde. En l'an du Monde 5199, la 751me année de la fondation de Rome, et la 42me d'Octave César Auguste, en l'an 245 du règne d'Orifiel, Esprit de Saturne, le 8me mois, le 25me jour du mois de Décembre, Jésus-Christ, fils de Dieu, naquit de la Vierge Marie, à Bethléem, en Judée. Remarquez que, par l'admirable ordonnance de la divine providence, l'Univers fut créé sous le premier gouvernement d'Orifiel, et qu'il fut sauvé, restauré et renouvelé par sa miséricode sous sa troisième administration, harmonieuse concordance qui prouve suffisamment l'influence des sept planètes sur le gouvernement de l'univers. En effet, sous le premier régime d'Orifiel, le monde entier ne formait qu'une

seule et vaste monarchie qui, sous son second règne, se subdivisa en une multitude de petits royaumes — ainsi que nous l'avons précédemment exposé — qui eux-mêmes, sous son troisième gouvernement, furent ramenés à l'unité ; toutefois, il est évident pour des yeux claivoyants que la deuxième période d'Orifiel vit aussi une monarchie unique, lors de l'édification de la Tour de Babel. Sous ce troisième régime d'Orifiel, le royaume des Juifs fut dispersé, le sacrifice perpétuel des victimes fut suspendu, et la liberté ne sera rendue aux Juifs que sous la troisième période du Génie Michaël, le huitième mois de l'année 1880 de l'ère chrétienne, qui correspond à l'an du monde 1770. Le grand Pontificat de l'Eglise Universelle des Chrétiens fut transporté par Pierre, de Judée à Rome, en l'an 299 du troisième gouvernement de l'ange Orifiel ; nombre de Juifs et de Gentils embrassèrent la religion chrétienne, par les prédications des plus simples et des plus rustiques, illuminées, non par la science humaine, mais par l'Esprit de Dieu, Le monde revint alors à l'innocence et à la simplicité du premier âge. A l'une et l'autre époque présidait Orifiel, Esprit de Saturne ; les cieux s'unirent à la terre, et deux sceptres furent donnés aux hommes pour gouverner le monde : l'un, le supérieur, pour les choses spirituelles, confiées au Pape ; l'autre, pour les temporelles, à César. Quantité de Chrétiens, persécutés par les Princes de ce monde périrent pour la foi qu'ils professaient. Vers la fin du règne d'Orifiel, Jérusalem fut détruite par les Romains, ét les Juifs furent, dispersés par toute la terre : il en fut tué onze cent mille ; quatre-vingt mille furent vendus ; le reste s'enfuit ; et c'est ainsi que les Romains détruisirent complètement la Judée.

JEAN TRITHÈME.

(*A suivre*).

LES LIVRES

Albert Lantoine. — *Finis Latomorum ? La Fin des Francs-Maçons ?* (Paris, 1950, Editions de l'Ermite). — Ecrivain de talent, critique sans peur, historien consciencieux et indépendant, Albert Lantoine a publié une *Histoire de la Maçonnerie française* en 3 volumes, qui est sans doute, malgré d'inévitables lacunes, l'ouvrage le plus sûr que nous possédions sur l'histoire de l'Ordre maçonnique dans notre pays. Dans l'ordre d'idées qui nous intéresse, on lui doit également des ouvrages critiques très remarquables sur la vie intérieure de la Maçonnerie française et spécialement du Rite Ecossais, auquel il appartenait, et une *Lettre au Souverain Pontife* qui témoigne d'une méconnaissance complète à la fois de la religion et de l'initiation. En effet, avec toutes ses qualités humaines qui commandaient l'estime et le respect, Albert Lantoine, esprit voltairien, était entièrement fermé — et il le reconnaissait lui-même — à tout ce qui touche au symbolisme et à l'ésotérisme, donc à l'initiation véritable, et il n'a certainement jamais eu l'idée la plus lointaine de la nature réelle de la Maçonnerie. L'œuvre posthume récemment parue nous apparaît comme la conclusion des ouvrages critiques auxquels nous avons fait allusion plus haut, *Hiram couronné d'épines* et *Les Lézardes du Temple,* et une conclusion pessimiste, comme l'indique le titre même de ce petit volume. Pour Albert Lantoine, la Maçonnerie française est menacée de perdre ses raisons d'exister et son existence même, parce que la majorité de ses membres et surtout ses dirigeants ont cédé à la tentation de se mêler à la politique impure, c'est-à-dire la « politique de partis ». Cela est l'évidence même. Le remède proposé par Lantoine est la suppression des Obédiences françaises et le retour à l'ancien système des Loges indépendantes et isolées, car, selon lui, ce sont les Obédiences — c'est-à-dire, en somme, les dirigeants — qui ont en beaucoup de circonstances, poussé les Maçons français vers cette « politique impure » depuis l'avènement de la IIIe République, ou, du moins, dans le cas le moins défavorable, elles ont attesté leur impuissance à maintenir le respect des Constitutions de l'Ordre, ce qui était, en dehors de quelques avantages matériels, la seule justification de leur existence. Albert Lantoine admet que les Obédiences furent nécessaires autrefois, mais il omet de mentionner ce qui fut, à notre avis, leur principale utilité. Il répète, après Oswald Wirth, qu'une Loge composée de sept Maçons n'avait nul besoin pour être régulière, de l'investiture d'une Obédience. C'est exact, mais des Loges isolées auraient pu disparaître les unes après les autres, faute d'un nombre de membres suffisant (et cela d'autant plus facilement qu'elles

auraient été plus exigeantes quant à la qualité des postulants), ainsi que cela est certainement arrivé pour d'autres organisations initiatiques occidentales, et, ainsi, l'initiation maçonnique ne serait peut-être pas parvenue jusqu'à notre époque. A vrai dire, le danger de l'isolement ne nous paraît pas moins grand aujourd'hui à cet égard, et nous ne croyons pas céder au prestige de la « quantité » en disant qu'en raison des vicissitudes de la vie humaine, un organisme initiatique n'a guère de chances de vivre et de se perpétuer s'il ne comprend pas un certain nombre de membres, et cela est encore plus vrai d'une Loge maçonnique que d'autres « cellules » initiatiques puisqu'au-dessous de sept Maîtres il n'est même plus possible de procéder à de nouvelles initiations. D'autre part, le remède préconisé par Albert Lantoine nous paraît à la fois inapplicable et insuffisant. On conçoit assez difficilement que les Obédiences acceptent le « suicide » que leur propose l'auteur, tout d'abord parce que, chez les dirigeants, trop d'intérêts — qui ne sont certainement pas tous de l'ordre des avantages matériels — concourent à leur maintien ; ensuite parce que les simples membres de l'Ordre, même ceux qui n'aspirent à aucun poste et à aucune dignité, renonceraient malaisément à la satisfaction, à l'impression de sécurité que leur procure l'appartenance à un organisme puissant (plus ou moins puissant selon les cas et les époques) parce que numériquement important, et on doit dire que, dans le monde où nous vivons, ils ont bien quelque excuse. Enfin, le remède est insuffisant parce qu'il est essentiellement négatif : on ne peut pas supposer que la Maçonnerie française prendrait soudain un « essor nouveau », simplement parce qu'elle serait débarrassée des administrations obédientielles et même si elles se détournaient de la « politique impure ». Les Loges isolées et autonomes auxquelles rêvait le F.·. Lantoine, étudiant « la philosophie, avec ses incursions dans tous les domaines de l'art, de la littérature et de la pensée » ne seraient rien d'autre que de petites « académies » ayant un « formalisme » un peu particulier et ne répondant en rien à la raison d'être d'une organisation initiatique et par suite n'auraient pas plus de chances de survivre que les Obédiences existant aujourd'hui si elles persistent dans leurs errements, car ce qui assure le persistance d'un organisme quelconque, ce sont ses caractéristiques particulières, ce qui le rend irremplaçable. Nous ne redirons pas ici les conditions d'un redressement de la Maçonnerie en général (le problème dépasse le cadre de la Maçonnerie française) car nous nous sommes suffisamment expliqué à ce sujet : avec ou sans Obédiences, le seul remède à une « décadence indiscutable » (l'expression est de Lantoine) est le retour à l'esprit traditionnel avec toutes les conséquences qu'il implique. Les Obédiences auraient pu, semble-t-il, y jouer un rôle important. Le peuvent-elles encore et, pour commencer, le veulent-elles ? C'est de cette manière, à notre avis, que se pose la question.

Jean Reyor.

LES REVUES

Le *Symbolisme* d'octobre 1949 annonce la mort de Leo Fischer, vice-président de la *Philalethes Society*. — Dans un long article intitulé *Maçonnerie et Action*, M. J. Corneloup expose quelques considérations dont quelques-unes nous semblent intéressantes, mais dont beaucoup sont viciées parce que leur auteur se réfère uniquement aux rituels français actuellement en usage, et qui ont été (surtout aux 2e et 3e degres) « modernisés » à l'extrême. C'est ainsi qu'on peut s'étonner de lire qu'Hiram-Abiff « nous apparaît bien plus sous l'aspect d'un meneur d'hommes que sous celui d'un architecte ou d'un artisan ». Une telle assertion surprendrait certainement un Maçon du « rite d'York », habitué à entendre qualifier Hiram de « prince des architectes ». Et nous ne pouvons être d'accord avec M. Corneloup lorsqu'il prétend que le sacrifice d'Hiram a un caractère négatif, et qu'il est « un refus, non une affirmation ». C'est là méconnaître entièrement la valeur éminemment positive de tout sacrifice rituel, et de telles déclarations sous la plume d'un Maçon nous paraissent aussi incompréhensibles que si nous entendions un chrétien qualifier de « négatif » le sacrifice du Calvaire, ou, pour prendre un exemple d'un autre ordre, un « fidèle d'Amour » traiter de même la mort de César sous les coups de Brutus et de Cassius. D'autre part, M. Corneloup semble croire que les épreuves du second degré « engagent le Maçon dans la voie de l'action sur le plan extérieur ». Comment concilier cela avec le fait que la spirale, dans les rituels traditionnels, est un des symboles essentiels du grade de Compagnon, et que cette spirale, bien loin de conduire le récipiendaire vers l'extérieur, le fait parvenir aux abords du centre ? Dans le cours de cet article, M. Corneloup cite un fait rapporté par Ruysbroeck l'Admirable : Une religieuse, s'étant arrachée à la « contemplation » du Christ-enfant pour aller soigner un malade, en fut louée par le Seigneur qui lui dit : « J'ai grandi dans ton cœur, parce que tu as renoncé à la consolation que tu trouvais en moi pour faire ma volonté en allant soigner l'un de mes membres ». Il est permis de se demander si c'est bien à la vraie contemplation que la religieuse se livrait, et si ce n'était pas plutôt à une simple « délectation » sentimentale et « consolante » qui est évidemment bien au-dessous du « service des membres du Christ ». Mais ce « service des membres », et le service du Christ lui-même, c'est-à-dire la « vocation » de Marthe, sont incomparablement inférieurs à la contemplation vraie, c'est-à-dire à la communion totale avec Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. C'est là la « vocation » suréminente de Marie, dont il est écrit : « Elle a choisi la meilleure part, et cette part ne lui sera

pas ôtée ». — Dans le même numéro, M. Marius Lepage raconte comment la lecture de Papus l'amena très jeune à entrer dans la Maçonnerie, à laquelle du reste Papus n'appartenait pas, non plus que les principaux dirigeants du « mouvement occultiste » d'alors.

— Dans le nº de novembre, M. Corneloup expose quelques-unes de ses vues sur les *Écueils de la Théocratie*. Mais il nous semble que les critiques qu'il formule contre ce mode de gouvernement portent non pas contre la théocratie véritable, mais bien contre cette caricature de la théocratie que constituerait forcément un tel régime établi dans un monde aussi anti-traditionnel que le nôtre. — Dans ce nº et dans ceux qui suivent jusqu'à juillet 1950, M. Louis Coulon étudie *La Mystique de Balzac*. Il reproduit de très nombreuses citations, prises principalement dans *Séraphita*, *Louis Lambert*, *la Peau de chagrin*, *les Proscrits*, *Ursule Mirouet*, et qui montrent à quel point le grand romancier était préoccupé par des idées qui dépassaient singulièrement les limites du matérialisme en vogue à son époque. Toutes réserves faites sur certaines des affirmations de M. Louis Coulon, nous pensons comme lui que Balzac n'a pas appartenu à une organisation initiatique, mais que sa grande intelligence, stimulée par la lecture de Swedenborg et d'autres théosophes (au sens propre de ce mot), s'éleva d'elle-même au « pressentiment » de certaines vérités, qu'il a su parfois remarquablement formuler. — Toujours dans le nº de novembre, à propos de la publication du *Problème du Mal* de Stanislas de Guaita, nous trouvons 3 lettres, dont l'une de notre collaborateur Jean Reyor. — Dans le nº de décembre, long article de M. Marius Lepage sur *Quelques points d'histoire maçonnique*. L'auteur y discute certaines des affirmations du R. P. Berteloot dans son livre : *Les Francs-Maçons devant l'histoire*. Il se base pour ce faire sur des ouvrages récemment parus en Angleterre, et qui semblent bien rectifier dans une certaine mesure quelques idées communément admises sur les origines de la Maçonnerie spéculative. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces discussions, mais nous pouvons dès maintenant faire nôtres certaines des affirmations de M. Lepage, d'après lesquelles « à propos d'une question aussi embrouillée que celle des origines de la Maçonnerie, il est impossible de ne pas commettre d'erreurs », et « il y a de bonnes raisons de penser que personne ne connaîtra jamais le fin mot de l'histoire. ». — Quelques-unes des assertions de M. Lepage ont été critiquées par M. G. Luquet (*Symbolisme* de mars 1950) dans un article extrêmement bien documenté, et contenant de nombreuses références au texte des *Constitutions* de 1723 et 1738. M. Lepage avait affirmé entre autres qu'Anderson n'était pas encore Maçon en 1717 et n'avait été initié qu'en 1721. M. Luquet n'a pas de peine à montrer qu'une telle assertion est absolument dénuée de tout fondement, et rappelle qu'on ne connaît ni la date de naissance d'Anderson, ni celle de son admission dans l'Ordre. Il nous souvient d'avoir lu jadis dans une revue américaine un article qui donnait quelques détails sur les débuts de la carrière

maçonnique d'Anderson. On pense qu'il reçut la lumière avant 1717 à la loge d'Aberdeen dont son père était membre; le fait que les procès-verbaux de cette loge ne font pas mention de l'initiation du fils ne prouve rien, car ces procès-verbaux ne nous sont pas parvenus au complet. Et la présence dans le texte des *Constitutions* de termes maçonniques spécifiquement écossais (par exemple ceux de *Fellow-craft* et de *cowan*) vient singulièrement renforcer cette hypothèse.

— Le second numéro de 1950 du *Speculative Mason* débute par d'excellentes considérations sur certaines « idoles » modernes qui ne sont que l'aspect inversé de vérités et de « vertus » traditionnelles. Viennent ensuite d'intéressants renseignements sur l'ancienne Maçonnerie opérative et plus précisément sur les rites encore pratiqués en Angleterre au début de notre siècle. Nous noterons qu'à l'origine, les opératifs se réunissaient dans des carrières, et qu'aux grandes festivités, les travaux, interrompus par deux « récréations », duraient du lever du soleil à son coucher, et étaient prolongés par une fête terminée par le « chant du Tuileur ». Nous sommes d'accord avec notre confrère pour penser que la preuve de l'« authenticité » des rituels opératifs réside dans leur conformité avec la tradition universelle, et c'est pour cela du reste que René Guénon leur témoignait tant d'attention; mais, contrairement à l'auteur de l'article que nous analysons, nous estimons que le fait que l'un des informateurs les plus abondants sur cette question était un « ingénieur distingué » n'a absolument rien à voir dans l'affaire. — Trois articles sont consacrés à la *Mark Masonry,* dont l'atelier est censé figurer non pas le Temple, mais les « carrières de Salomon » (ce qui est à rapprocher de ce que nous avons dit plus haut, et qui confirme l'origine opérative de ce grade). Le président d'une « Loge de la Marque » représente Adonhiram, « chef des constructeurs ». Signalons enfin deux notes du plus grand intérêt. La première a trait à la « chaîne » qu'on trouve dans un grade du rite écossais qui est dit le *nec plus ultra* de la Maçonnerie, et dans certaines versions d'un grade du « rite d'York » appelé *the very essence of Masonry*. On la trouve aussi dans un des *Cryptic Degrees*. La seconde note concerne la curieuse pratique des Maçons opératifs, qui, dans leurs « drames » annuels, « ouvrent la loge au VII[e] degré et travaillent en descendant ». Cette méthode est justifiée par le fait que ces « drames » commémorent symboliquement les grands événements spirituels qui ont leur correspondance dans le drame cosmique. C'est pourquoi ils suivent « l'ordre universel de la création », nous dirions plutôt le « processus de la manifestation », qui va du supérieur à l'inférieur. Et, pour le dire en passant, la présence de rites de cette nature, si opposés à l'idée moderne du « progrès », montre bien le caractère archaïque et l'« authenticité traditionnelle » des rituels de la Maçonnerie opérative.

— *Masonic Light* de Montréal (n° de septembre 1950) publie la réponse d'un rabbin consulté sur le point de savoir si un

Israélite peut prêter le serment maçonnique la tête découverte ». Cette réponse est « qu'un juif orthodoxe n'a pas le droit de mentionner le nom du Tout-Puissant, mention qui revient fréquemment dans le rituel maçonnique, en ayant la tête découverte ». L'article précise que, dans quelques loges américaines, les Juifs se couvrent pour prêter ce serment, et il ajoute que les Musulmans sont toujours couverts en loge, et que les présidents de loges américaines, pendant le travail, demeurent constamment couverts ; cette dernière particularité existait aussi autrefois en France, mais malheureusement elle est abandonnée depuis longtemps. — Un article contient quelques remarques sur la mort, provoquées par une particularité des rituels américains du 3e degré : la lecture du chapitre XII du livre salomonien de l'*Ecclésiaste*. — Une particularité louable de cette revue, c'est sa volonté proclamée de lutter contre l'ignorance de trop de Maçons en ce qui concerne l'histoire, le symbolisme et les traditions de leur Ordre.

DENYS ROMAN.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

863. — Imprimerie Jouve et Cie 15, rue Racine, Paris. — 3-51